

La Fontaine, Jean de (1621-1695). Fables choisies, mises en vers par M. de La Fontaine, 4e partie. 1679.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

avant le carton, de la
page 19 motif
qui n'est pas.

Double de
Y 6604
+ A. 4.

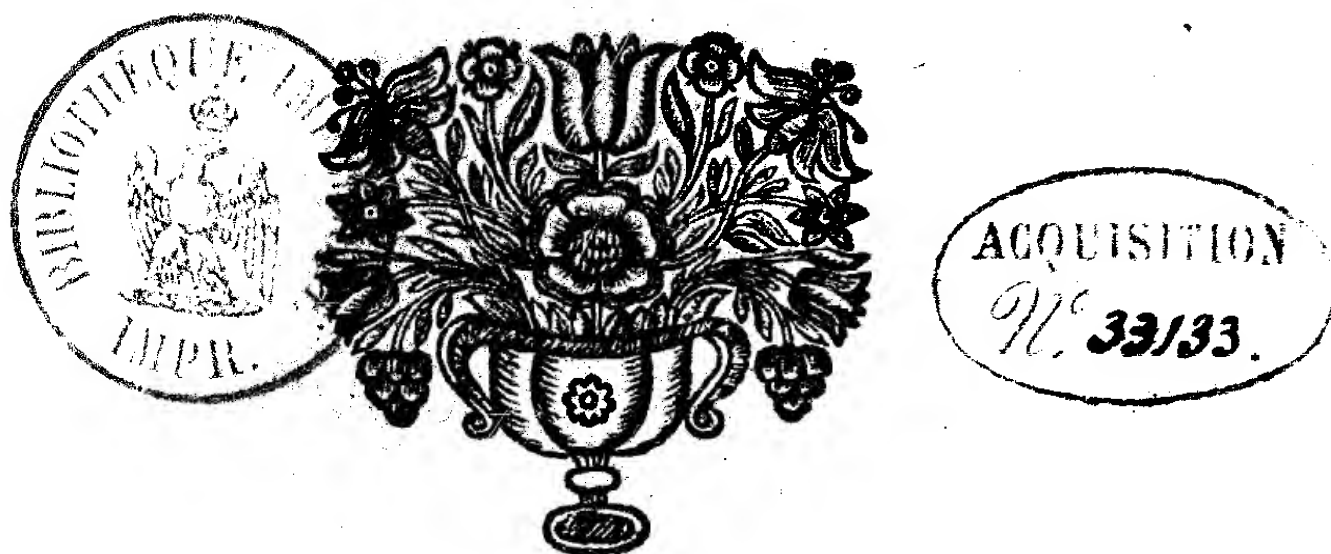


Ye

2311

FABLES
CHOISIES.
MISES EN VERS

Par M^r DE LA FONTAINE.
QUATRIÈME PARTIE.



A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, rue S. Jacques,
ET
CLAUDE BARBIN, au Palais.

M. DC. LXXIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

2111010

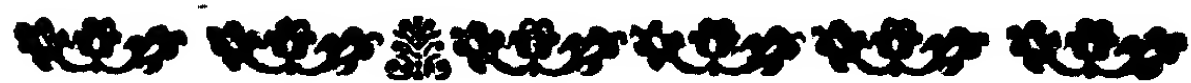
2111010

2111010

2111010

2111010

2111010



LIVRE TROISIÈME.

FABLE I.

Le Dépositaire Infidèle.



Race aux Filles de mémoire

J'ay chanté des animaux :

Peut-estre d'autres Heros

M'auroient acquis moins de gloire.

Tome IV.

A ij

4 FABLES CHOISIES.

Le Loup en langue des Dieux
Parle au Chien dans mes ouvrages.
Les Bestes à qui mieux mieux
Y font divers personnages ;
Les uns fous, les autres sages ;
De telle sorte pourtant
Que les fous vont l'emportant ;
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la Scene
Des Trompeurs, des Scelerats,
Des Tyrans, & des Ingrats,
Mainte imprudente pecore,
Force Sots, force Flatteurs ;
Je pourrois y joindre encore
Des legions de menteurs.
Tout homme ment, dit le Sage.
S'il n'y mettoit seulement
Que les gens du bas estage,
On pourroit aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes ;

Mais que tous tant que nous sommes
Nous mentionns, grand & petit,
Si quelque autre l'avoit dit,
Je soutiendrois le contraire.
Et mesme qui mentiroit
Comme Esope, & comme Homere,
Un vray menteur ne seroit.
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé,
Sous les habits du mensonge
Nous offre la verité.
L'un & l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin, & plus s'il se peut :
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sceut faire
Un certain Dépositaire
Payé par son propre mot,
Est d'un méchant, & d'un sot.
Voicy le fait. Un trafiquant de Perse

6 FABLES CHOISIES.

Chez son voisin, s'en allant en commerce,
ce,

Mit en dépôt un cent de fer un jour.

Mon fer, dit-il, quand il fut de retour.

Vostre fer ? il n'est plus : J'ay regret de
vous dire,

Qu'un Rat l'a mangé tout entier.

J'en ay grondé mes gens : mais qu'y faire ?

un Grenier

A toujours quelque trou. Le trafiquant ad-
mire

Un tel prodige, & feint de le croire pour-
tant.

Au bout de quelques jours il détourne l'en-
fant

Du perfide voisin ; puis à souper convie

Le père qui s'excuse, & luy dit en pleu-
rant ;

Dispensez-moy, je vous supplie :

Tous plaisirs pour moy sont perdus.

LIVRE III.

J'aimois un fils plus que ma vie;
Je n'ay que luy ; que dis-je ? hélas ! je ne l'ay
plus.

On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.
Le Marchand repartit : Hier au soir sur la
brune

Un Chat-huant s'en vint vostre fils enle-
ver.

Vers un vieux bastiment je le luy vis porter.
Le pere dit : Comment voulez-vous que
je croye

Qu'un Hibou pût jamais emporter cette
proye ?

Mon fils en un besoin eust pris le Chat-
huant.

Je ne vous diray point, reprit l'autre, com-
ment,

Mais enfin je l'ay veu, veu de mes yeux
vous dis-je,

Et ne vois rien qui vous oblige

A iij

8 FABLES CHOISIES.

D'en douter un moment apres ce que je dis.

Faut-il que vous trouviez estrange

Que les Chat huans d'un pays

Où le quintal de fer par un seul Rat se mange,

Enlevent un garçon pesant un demy cent ?

L'autre vid où tēdoit cette feinte aventure.

Il rendit le fer au Marchand

Qui luy rendit sa géniture.

Mesme dispute avint entre deux voyageurs.

L'un d'eux estoit de ces conteurs

Qui n'ont jamais rien veu qu'avec un microscope.

Tout est Geant chez eux : Ecoutez-les,
l'Europe

Comme l'Afrique aura des monstres à foison.

Celuy-cy se croyoit l'hyperbole permise.

J'ay veu, dit-il, un chou plus grand qu'une maison.

LIVRE III. 9

Et moy, dit l'autre, un pot aussi grand qu'une Eglise.

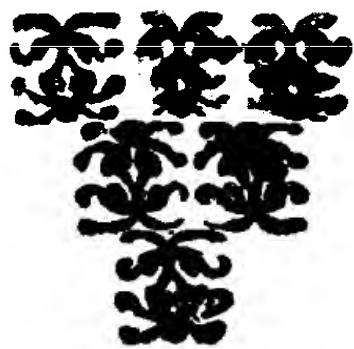
Le premier se moquant, l'autre reprit tout doux ;

On le fit pour cuire vos choux.

L'homme au pot fut plaisant ; l'homme au fer fut habile.

Quand l'absurde est outré, l'on luy fait trop d'honneur

De vouloir par raison combattre son erreur ;
Encherir est plus court, sans s'échauffer la bile.





I I.

Les deux Pigeons.



Eux Pigeons s'aimoient d'a-
mour tendre :

L'un d'eux s'ennuyant au logis
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en loingtain pays.

L'autre luy dit : Qu'allez vous faire ?

Voulez vous quitter vostre frere ?

L'absence est le plus grand des maux :

Non pas pour vous , cruel : Au moins que
les travaux,

Les dangers, les soins du voyage,

Changent un peu vostre courage.

Encor si la saison s'avançoit davantage !

Attendez les zephirs : Qui vous presse ? un

Corbeau

Tout à l'heure annonçoit malheur à quel-

que oiseau.

Je ne songeray plus que rencontre funeste,

Que Faucons, que rezeaux. Helas , diray-
je, il pleut :

Mon frere a-t-il tout ce qu'il veut,

Bon soupé, bon giste, & le reste ?

Ce discours ébranla le cœur

De nostre imprudent voyageur :

Mais le desir de voir & l'humeur inquiète

12 FABLES CHOISIES.

L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez
point :

Trois jours au plus rendront mon ame sa-
tisfaite :

Je reviendray dans peu compter de point
en point

Mes aventures à mon frere.

Je le defennuiray : quiconque ne void gue-
re

N'a guere à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.

Je d'iray : J'estois-là ; telle chose m'avint,
Vous y croirez estre vous mesme.

A ces mots en pleurant ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne ; & voila qu'un nua-
ge

L'oblige de chercher retraite en quelque
lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Mal-traita le Pigeon en dépit du feuillage.

l'air devenu serein il part tout morfondu,
peche du mieux qu'il peut son corps chargé
de pluie,

Dans un champ à l'écart void du bled répandu,

Void un Pigeon auprès, cela luy donne envie :

Il y vole, il est pris; ce bled couvroit d'un las

Les menteurs & traistres appas.

Le las estoit usé; si bien que de son aïlle,

De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt
enfin :

Quelque plume y perit; & le pis du destin
Fut qu'un certain Vautour à la ferre cruelle
Vid nostre malheureux qui traînant la fî-
celle,

Et les morceaux du las qui l'avoit attrapé
Sembloit un forçat échapé.

14 FABLES CHOISIES.

Le Vautour s'en alloit le lier, quand des
nuës

Fond à son tour un Aigle aux aïles éten-
duës.

Le Pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abatit auprès d'une mazure,

Crut pour ce coup que ses malheurs

Finiroient par cette aventure :

Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pi-
tié,

Prit sa fronde, & du coup tua plus d'anoi-
tié

La volatile malheureuse,

Qui maudissant sa curiosité,

Traînant l'aïlle, & tirant le pié,

Demi-morte, & demi-boiteuse,

Droit au logis s'en retourna :

Que bien que mal elle arriva,

Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints; & je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payerent leurs
peines.

Amans, heureux amans, voulez-vous voya-
ger?

Que ce soit aux rives prochaines,
Voyez-vous l'un à l'autre un monde tou-
jours beau,

Toujours divers, toujours nouveau;
Tenez vous lieu de tout, comptez pour
rien le reste;

Qu'un jour quelquefois aimé; je n'aurois pas
alors,

Contre le Louvre & ses trésors,
Contre le firmament & sa voute celeste,

Changé les bois, changé les lieux,
Honorez par les pas, éclairez par les yeux

De l'aimable & jeune bergère,
Pour qui sous le fils de Cythere
Je me suis engagé par mes premiers sermens.

16 FABLES CHOISIES.

Helas ! quand reviendront de semblables
momens ?

Faut-il que tant d'objets si doux & si char-
mans

Me laissent vivre au gré de mon ame inquie-
te ?

Ah si mon cœur osoit encor se renflâment
Ne sentiray je plus de charme qui m'ar-
reste ?

Ay-je passé le temps d'aimer ?





III.

Le Singe & le Leopard.



Le Singe avec le Leopard
Gagnoient de l'argent à la foire:

Ils affichoient chacun à part.

L'un d'eux disoit: Messieurs, mon merite

& ma gloire

Tome IV.

B

18 FABLES CHOISIES.

Sont connus en bon lieu; le Roy m'a voulu voir;

Et si je meurs il veut avoir

Un manchon de ma peau; tant elle est bigarrée,

Pleine de taches, marquetée,

Et vergetée, & mouchetée.

La bigarrure plaist; partant chacun le vid.

Mais ce fut bien-tost fait, bien-tost chacun sortit.

Le Singe de sa part disoit: Venez de grace,

Venez Messieurs; Je fais cent tours de passe-passe.

Cette diversité dont on vous parle tant,

Mon voisin Leopard l'a sur soy seulement;

Moy je l'ay dans l'esprit: voistre serviteur

Gille,

Cousin & gendre de Bertrand,

Singe du Pape en son vivant ;
 Tout fraîchement en cette ville
 Arrive en trois balteaux exprés pour vous
 parler ;
 Car il parle, on l'entend , il sçait danser,
 baler,
 Faire des tours de toute sorte,
 Passer en des cerceaux; & le tout pour six
 blancs :
 Non Messieurs, pour un fou ; si vous n'ê-
 tes contens
 Nous rendrons à chacun son argent à la
 porte.
 Le Singe avoit raison ; ce n'est pas sur l'ha-
 bit
 Que la diversité me plaist , c'est dans l'es-
 prit :
 L'une fournit toujours des choses agréa-
 bles ;

20 FABLES CHOISIES.

L'autre en moins d'un moment lasse les regards.

O que de grands Seigneurs au Leopard
semblables,

Bigarrez en dehors, ne sont rien en dedans !





I V.

Le Glan & la Citroïlle.

Ieu fait bien ce qu'il fait. Sans
 en chercher la preuve
 En tout cet Univers, & l'aller
 parcourant,
 Dans les Citroïlles je la treuve.

22 FABLES CHOISIES.

Un villageois considerant
Combien ce fruit est gros, & sa tige menuë,
A quoy songeoit, dit-il, l'Auteur de tout
cela ?

Il a bien mal placé cette Citroüille-là :

Hé parbleu, je l'aurois penduë

A l'un des chênes que voilà.

C'eust esté justement l'affaire ;

Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.

C'est dommage, Garo, que tu n'es point en-
tré

Au conseil de celuy que prêchet ton Curé ;

Tout en eust esté mieux : car pourquoy par
exemple

Le Glan, qui n'est pas gros comme mon
petit doigt,

Ne pend-il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mépris ; plus je contemple

Ces fruits ainsi placez, plus il semble à Ga-
ro.

Que l'on a fait un quiproquo.

Cette reflexion embarrassant nôtre homme;
On ne dort point, dit-il, quand on a tant
d'esprit.

Sous un chêne aussi-tôt il va prendre son
somme.

Un glan tombe; le nez du dormeur en patit.
Il s'éveille; & portant la main sur son visage,
Il trouve encor le Glan pris au poil du men-
ton.

Son nez meurtri le force à changer de lan-
gage;

Oh, oh, dit-il, je faigne! & que seroit-ce
donc

S'il fut tombé de l'arbre une masse plus
lourde,

Et que ce Glan eust esté gourde?

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut
raison;

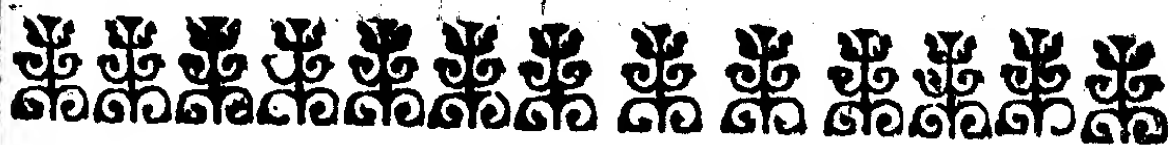
J'en vais bien à present la cause.

24 FABLES CHOISIES.

En louant Dieu de toute chose

Garo retourne à la maison.





V.

*L'Ecolier, le Pedant, & le maistre
d'un lardin.*



Certain enfant qui sentoit son
College,

Doublement sot, & double-

ment fripon,

Tome IV.

26 FABLES CHOISIES.

Par le jeune âge, & par le privilege
Qu'ont les Pedants de gaster la rai-
son,

Chez un voisin déroboit, ce dit-on,
Et fleurs & fruits. Ce voisin en Au-
tomne

Des plus beaux dons que nous offre
Pomone

Avoit la fleur, les autres le rebut.

Chaque saison apportoit son tribut :

Car au Printemps il jouïssoit enco-
re

Des plus beaux dons que nous pre-
sente Flore.

Un jour dans son jardin il vid nostre Eco-
lier,

Qui grim pant sans égard sur un arbre frui-
tier,

Gastoit jusqu'aux boutons ; douce & fresse
esperance,

Avant-coureurs des biens que promet l'abondance.

Mesme il ébranchoit l'arbre, & fit tant à la fin

Que le possesseur du jardin
Envoya faire plainte au maistre de la Classe.
Celuy-cy vint suivy d'un cortege d'enfans.

Voila le verger plein de gens
Pires que le premier. Le Pedant de sa grace
Accrut le mal en amenant

Cette jeunesse mal-instruite:
Le tout, à ce qu'il dit, pour faire un chastiment

Qui pût servir d'exemple ; & dont toute sa fuite

Se souvinst à jamais comme d'une leçon.

Là-dessus il cita Virgile & Ciceron,

Avec force traits de science.

Son discours dura tant que la maudite engeance

28 FABLES CHOISIES.

Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les piéces d'éloquence

Hors de leur place, & qui n'ont point de
fin;

Et ne sçais beste au monde pire

Que l'Ecolier, si ce n'est le Pedant.

Le meilleur de ces deux pour voisin, à vray
dire,

N'en me plairoit aucunement.





V I.

*Le Statuaire & la Statue
de Jupiter.*



N bloc de marbre estoit si
beau

Qu'un Statuaire en fit l'em-
plette.

C iij

307 FABLES CHOISIES.

Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?

Sera-t'il Dieu, table, ou cuvette ?

Il fera Dieu: mesme je veux

Qu'il ait en sa main un tonnerre.

Tremblez humains; Faites des vœux;

Voila le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien

Le caractère de l'Idole,

Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien

A Jupiter que la parole.

Mesme l'on dit que l'ouvrier

Eut à peine achevé l'image,

Qu'on le vid frémir le premier,

Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du Sculpteur

Le Poëte autrefois n'en dut guere,

L I V R E III.

21

Des Dieux dont il fut l'inventeur
Craignant la haine & la colere.

Il estoit enfant en cecy :
Les enfans n'ont l'ame occupée
Que du continuel soucy
Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :
De cette source est descendue
L'erreur payenne qui se vid
Chez tant de peuples répandue.

Ils embrassoient violemment
Les interets de leur chimere.
Pigmalion devint amant
De la Venus dont il fut pere.

Chacun tourne en realitez
Autant qu'il peut ses propres songes:
C iij

32 FABLES CHOISIES.

L'homme est de glace aux veritez,
Il est de feu pour les menfonges.





VII.

La Souris metamorphosée en fille.

Ne Souris tomba du bec d'un
Chat-huant :

Je ne l'eusse pas ramassée ;
Mais un Bramin le fit ; je le crois aisément ;
Chaque pays a sa penséc.

34 FABLES CHOISIES.

La Souris estoit fort froissée:

De cette sorte de prochain

Nous nous soucions peu : mais le peuple
Bramin

Le traite en frere ; ils ont en teste

Que nostre ame au sortir d'un Roy

Entre dans un ciron, ou dans telle autre
beste

Qu'il plaist au sort ; C'est-là l'un des points
de leur loy.

Pythagore chez eux a puisé ce mystere.

Sur un tel fondement le Bramin crut bien
faire

De prier un Sorcier qu'il logeast la Souris
Dans un corps qu'elle eust eu pour hoste
au temps jadis.

Le Sorcier en fit une fille

De l'âge de quinze ans , & telle , & si gen-
tille,

Que le fils de Priam pour elle auroit tenté

Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.

Le Bramin fut surpris de chose si nouvelle.

Il dit à cet objet si doux :

Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux

De l'honneur d'être vostre époux.

En ce cas je donne, dit-elle,

Ma voix au plus puissant de tous.

Soleil, s'écria lors le Bramin à genoux ;

C'est-toy qui seras nostre gendre.

Non, dit-il, ce nuage épais

Est plus puissant que moy, puis qu'il cache mes traits ;

Je vous conseille de le prendre.

Et bien, dit le Bramin au nuage volant,

Es-tu né pour ma fille ? hélas non ; car le vent

36 FABLES CHOISIES.

Me chasse à son plaisir de contrée en contrée ;

J'en'entreprendray point sur les droits de Borée.

Le Bramin fâché s'écria :

O vent, donc, puis que vent y a,

Vien dans les bras de nostre belle.

Il accouroit : un mont en chemin l'arresta.

L'étoëuf passant à celui-là,

Il le renvoye, & dit : J'aurois une querelle

Avec le Rat, & l'offenser

Ce seroit estre fou, luy qui peut me percer.

Au mot de Rat la Damoiselle

Ouvrit l'oreille ; il fut l'époux :

Un Rat ! un Rat ; c'est de ces coups

Qu'amour fait, témoin telle & telle :

Mais cecy soit dit entre-nous.

On tient toujours du lieu dont on vient :

Cette Fable

Prouve assez bien ce poinct : mais à la voir

de près

Quelque peu de sophisme entre parmy ses
traits :

Car quel époux n'est point au Soleil préfe-
rable

Ens'y prenant ainsi ? diray-je qu'un geant
Est moins fort qu'une puce ? Elle le mord
pourtant.

Le Rat devoit aussi renvoyer pour bien fai-
re

La belle au chat, le chat au chien,

Le chien au Loup. Par le moyen

De cet argument circulaire

Pilpay jusqu'au Soleil eust enfin remonté ;

Le Soleil eust jouï de la jeune beauté.

Revenons s'il se peut à la metempsychose :

Le Sorcier du Bramin fit sans doute une
chose

38 FABLES CHOISIES.

Qui loin, de la prouver fait voir sa fausseté.
Je prends droit là dessus contre le Bramin
mesme ;

Car il faut selon son système
Que l'homme, la souris, le ver, enfin cha-
cun

Aille puiser son ame en un tresor commun :

Toutes sont donc de mesme trempe ;

Mais agissant diversement

Selon l'organe seulement

L'une s'élève, & l'autre rempe.

D'où vient donc que ce corps si bien orga-
nisé

Ne pût obliger son hostesse

De s'unir au Soleil , un Rat eut sa tendres-
se ?

Tout débattu, tout bien pesé,

Les ames des Souris & les ames des belles

Sont tres - différentes entre elles,

Il en faut revenir toujours à son destin,

C'est à dire à la loy par le Ciel établie.

Parlez au diable, employez la magie,
Vous ne détournerez nul estre de sa fin.





VIII.

Le Fou qui vend la Sagesse.



Amais auprès des fous ne te
mets à portée.

Je ne te puis donner un plus
sage conseil.

Il n'est enseignement pareil

A celui

A celui-là de fuir une teste éventée.

On en void souvent dans les cours.
Le Prince y prend plaisir ; car ils donnent
toujours

Quelque trait aux fripons , aux fots , au ri-
dicules.

Un fol alloit criant par tous les carre-
fours

Qu'il vendoit la Sageffe ; & les mortels
credules

De courir à l'achapt , chacun fut diligent.

On effuyoit force grimaces ;

Puis on avoit pour son argent

Avec un bon soufflet un fil long de deux
brasses.

La pluspart s'en fâchoient ; mais que leur
servoit-il ?

C'estoient les plus moquez ; le mieux estoit
de rire,

Ou de s'en aller sans rien dire

Tome IV.

D

42 FABLES CHOISIES.

Avec son soufflet & son fil.

De chercher du sens à la chose,

On se fust fait siffler ainsi qu'un ignorant.

La raison est-elle garant

De ce que fait un fou ? le hazard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil & du soufflet pourtant embarrassé

Un des dupes un jour alla trouver un sage,

Qui sans hesiter davantage

Luy dit : Ce sont icy jerogliphes tout purs.

Les gens bien conseillez , & qui voudront bien faire,

Entre eux & les gens fous mettront pour l'ordinaire

La longueur de ce fil ; sinon je les tiens furs

De quelque semblable caresse.
Vous n'êtes point trompé ; ce fou vend la
sagesse.





I X.

L'Huitre, & les Plaideurs.



Un jour deux Pelerins sur le sable rencontrent

Une Huitre que le flot y venoit d'apporter :

Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;

A l'égard de la dent il falut contester;
L'un se baïffoit déjà pour amasser la proye;
L'autre le pousse, & dit: Il est bon de sça-
voir

Qui de nous en aura la joye.
Celuy qui le premier a pû l'appercevoir
En sera le gobeur; l'autre le verra faire.

Si par-là l'on juge l'affaire,
Reprit son compagnon, j'ay l'œil bon,
Dieu mercy.

Je ne l'ay pas mauvais aussi,
Dit l'autre, & je l'ay veüe avant vous sur ma
vie.

Et bien, vous l'avez veüe, & moy je l'ay
sentie.

Pendant tout ce bel incident
Perrin Dandin arrive: ils le prennent pour
juge.

Perrin fort gravement ouvre l'Huitre, & la
gruge,

46 FABLES CHOISIES.

Nos deux Messieurs le regardant.

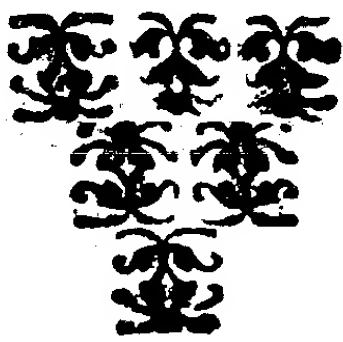
Ce repas fait il dit d'un ton de President:
Tenez, la Cour vous donne à chacun une
écaille

Sans dépens, & qu'en paix chacun chez-foy
s'en aille.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;

Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles;

Vous verrez que Perrin tire l'argent à luy,
Et ne laisse aux plaideurs que le sac & les
quilles.





X.

Le Loup, & le Chien maigre.



Utrefois Carpillon fretin,
Eut beau prêcher, il eut beau
dire ;

On le mit dans la poëlle à frire.
Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la
main

48 FABLES CHOISIES.

Sous espoir de grosse aventure,

Est imprudence toute pure.

Le Pêcheur eut raison; Carpillon n'eut pas
tort.

Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa
vie.

Maintenant il faut que j'appuye
Ce que j'avancay lors, de quelque trait en-
cor.

Certain Loup aussi fort que le pêcheur fut
sage,

Trouvant un Chien hors du village,
S'en alloit l'emporter; le Chien representa
Sa maigreur. Jà ne plaise à vostre seigneurie,

De me prendre en cet estat-là,

Attendez, mon maître marie

Sa fille unique; Et vous jugez

Qu'estant de nopce il faut mal-gré moy que
j'engraisse.

Le

Le Loup le croit, le Loup le laisse;
Le Loup quelques jours écoulez
Revient voir si son Chien n'est point meilleur à prendre.

Mais le drôle estoit au logis.

Il dit au Loup par un treillis :

Amy, je vais sortir ; Et, si tu veux attendre,
Le portier du logis & moy
Nous ferons tout à l'heure à toy.

Ce portier du logis estoit un Chien énorme,

Expediant des Loups en forme.

Celuy-cy s'en douta. Serviteur au portier,
Dit-il, & de courir. Il estoit fort agile;

Mais il n'estoit pas habile;

Ce Loup ne sçavoit pas encor bien son
métier.





X I.

Rien de trop.

LE ne vois point de creature
Se comporter modérément.
Il est certain temperament
Que le maître de la nature
Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ?
Nullement.

Soit en
guer
Le blé
Trop r
En sup

L'arbr
sçai
Pour
ton
De re
fon

D'en
rei
S'ils r
re

Soit en bien, soit en mal, cela n'arrive
guere.

Le blé riche present de la blonde Cérés
Trop touffu bien souvent épuise les guerets:
En superfluitez s'épandant d'ordinaire,
Et poussant trop abondamment,
Il oste à son fruit l'aliment.

L'arbre n'en fait pas moins ; tant le luxe
sçait plaire.

Pour corriger le blé Dieu permit aux mou-
tons

De retrancher l'excès des prodigues mois-
sons.

Tout au travers ils se jetterent,
Gasterent tout, & tout brouterent;
Tant que le Ciel permit aux Loups
D'en croquer quelques-uns; ils les croque-
rent tous.

S'ils ne le firent pas, du moins ils y tâche-
rent:.

52 FABLES CHOISIES.

Puis le Ciel permit aux humains
De punir ces derniers: les humains abuse-
rent

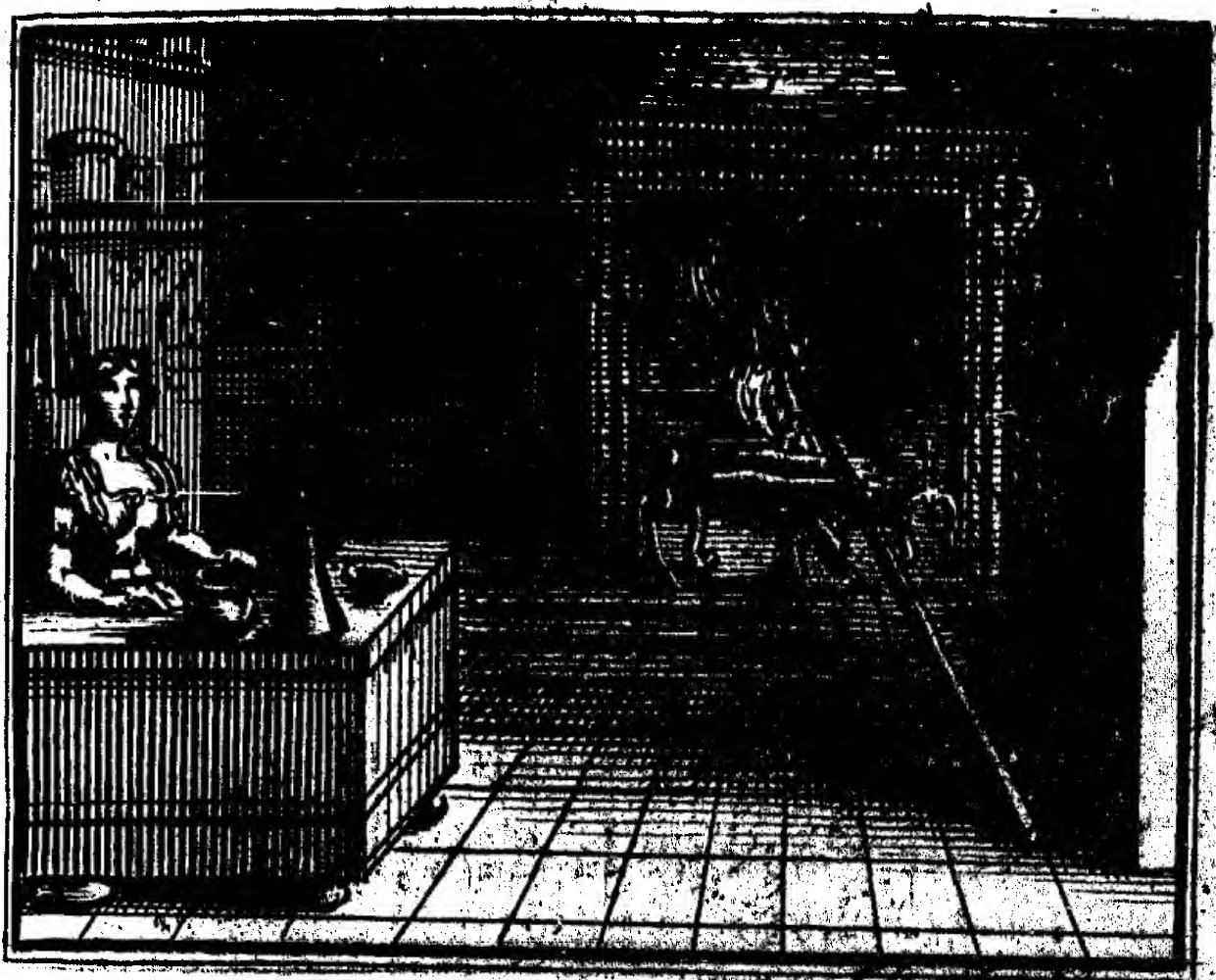
A leur tour des ordres divins.
De tous les animaux l'homme a le plus de
pente

A se porter dedans l'excès.
Il faudroit faire le procès
Aux petits comme aux grands : Il n'est ame
vivante

Qui ne peche en cecy. Rien de trop, est un
point

Dont on parle sans cesse, & qu'on n'observe
point.





XII.

Le Cierge.



'Est du séjour des Dieux que
les Abeilles viennent.

Les premières, dit-on, s'en
allèrent loger

Au mont « Hymette, & se gorger

E iij

FABLES CHOISIES.

De trefors qu'en ce lieu les zephirs entre-
tiennent.

Quand on eut des palais de ces filles du
Ciel

Enlevé l'ambroisie en leurs chambres en-
close:

Ou, pour dire en François la chose,
Après que les ruches sans miel
N'eurent plus que la Cire, on fit mainte
bougie:

Maint Cierge aussi fut façonné.

Un d'eux voyant la terre en brique au feu
durcie

Vaincre l'effort des ans, il eut la mesme en-
vie;

Et nouvel Empedocle à aux flâmes con-
damné

Par sa propre & pure folie,
Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné;
Ce Cierge ne sçavoit grain de Philosophie.

Tout en tout est divers : ostez-vous de l'es-
prit

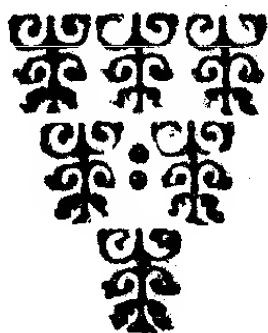
Qu'aucun estre ait esté composé sur le
vostre.

L'Empedocle de Cire au brasier se fondit:

Il n'estoit pas plus fou que l'autre.

*a Hymette estoit une montagne celebrée
par les Poètes , située dans l'Attique, & où
les Grecs recüelloient d'excellent miel.*

*b Empedocle estoit un Philosophe ancien, qui
ne pouvant comprendre les merveilles du Mont
Etna , se jetta dedans par une vanité ridicule,
& trouvant l'action belle, de peur d'en perdre le
fruit, & que la posterité ne l'ignorât, laissa ses
pantoufles au pied du Mont.*





X I I I.

Jupiter & le Passager.



Combien le peril enrichiroit
les Dieux,
Si nous nous souvenions des
vœux qu'il nous fait faire !
Mais le peril passé l'on ne se souvient guere
De ce qu'on a promis aux Cieux;

On compte seulement ce qu'on doit à la terre.

Jupiter, dit l'impie, est un bon créancier :

Il ne se sert jamais d'Huissier.

Eh qu'est-ce donc que le tonnerre ?

Comment appelez-vous ces avertissemens ?

Un Passager pendant l'orage

Avoit voüé cent Bœufs au vainqueur des Titans.

Il n'en avoit pas un : voüer cent Elephans

N'auroit pas coûté davantage.

Il brûla quelques os quand il fut au rivage.

Au nez de Jupiter la fumée en monta.

Sire Jupin, dit-il, pren mon vœu ; le voilà :

C'est un parfum de Bœuf que ta grandeur respire.

La fumée est ta part' ; je ne te dois plus rien.

Jupiter fit semblant de rire :

Mais après quelques jours le Dieu l'attrapa bien,

58 FABLES CHOISIES.

Envoyant un songe luy dire,
Qu'un tel trefor estoit en tel lieu : L'homme au vœu

Courut au trefor comme au feu.
Il trouva des voleurs, & n'ayant dans sa bourse

Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptez & d'un tel trefor.

On l'avoit enterré dedans telle Bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon

Qu'à nostre prometteur l'un dit: Mon camarade

Tu te moques de nous, meurs, & va chez Pluton

Porter tes cent talens en don.





XIV.

Le Chat & le Renard.



LE Chat & le Renard comme
 beaux petits saints,
 S'en alloient en pelerinage.
 C'estoient deux vrais Tartufs , deux archi-
 patelins,

60 FABLES CHOISIES.

Deux francs Pate - pelus qui des frais du
voyage,

Croquant mainte volaille ; escroquant
maint fromage,

S'indemnissoient à qui mieux mieux.

Le chemin étant long, & partant ennuyeux,

Pour l'accourcir ils disputerent.

La dispute est d'un grand secours ;

Sans elle on dormiroit toujours.

Nos Pelerins s'égoïllèrent.

Ayant bien disputé l'on parla du prochain.

Le Renard au Chat dit enfin :

Tu prétends estre fort habile :

En sçais-tu tant que moy ? J'ay cent ruses
au sac.

Non, dit l'autre ; je n'ay qu'un tour dans
mon biffac,

Mais je soutiens qu'il en vaut mille.

Eux de recommencer la dispute à l'envy.

Sur le que si, que non tous deux estât ainsi,

Une meute appaisa la noise.

Le Chat dit au Renard : Fouiille en ton sac
amy :

Cherche en ta cervelle matoise

Un stratagème feur : Pour moy, voicy le
mien.

A ces mots sur un arbre il grimpa bel &
bien.

L'autre fit cent tours inutiles,
Entra dans cent terriers, mit cent fois en
defaut

Tous les confreres de Brifaut.

Partout il tenta des aziles;

Et ce fut par tout sans succès;

La fumée y pourveut ainsi que les bassets.

Au sortir d'un Terrier deux chiens aux
pieds agiles

L'étranglerent du premier bond.

Le trop d'expediens peut gaster une affai-
re;

62 FABLES CHOISIES.

**On perd du temps au choix , on tente , on
veut tout faire.**

N'en ayons qu'un, mais qu'il soit bon.





X V.

Le Mary, la Femme, & le Voleur.



N Mary fort amoureux,
Fort amoureux de sa femme,
Bien qu'il fût jouissant se croioit
malheureux.

Jamais œillade de la Dame,
Propos flateur & gracieux,

64 FABLES CHOISIES.

Mot d'amitié, ny doux sourire,
Deïfiant le pauvre Sire,
N'avoient fait soupçonner qu'il fust vray-
ment chery;

Je le crois, c'estoit un mary.

Il ne tint point à l'hymenée

Que content de sa destinée

Il n'en remerciait les Dieux;

Mais quoy ? Si l'amour n'affaïsonne

Les plaisirs que l'hymen nous donne,

Je ne vois pas qu'on en soit mieux.

Nostre épouse estant donc de la forte bâtie,

Et n'ayant caressé son mary de sa vie,

Il en faisoit sa plainte une nuit. Un voleur

Interrompit la doleance.

La pauvre femme eut si grand' peur,

Qu'elle chercha quelque assurance

Entre les bras de son époux.

Amy Voleur, dit-il, sans toy ce bien si doux

Me seroit inconnu; Pren donc en recōpense

Tout

Tout ce qui peut chez-nous estre à ta bien-
seance :

Pren le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
Gens honteux ny fort delicats :

Celuy-cy fit sa main. J'inferre de ce conte
Que la plus forte passion

C'est la peur ; elle fait vaincre l'aversion ;

Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la
dompte :

J'en ay pour preuve cet amant,
Qui brûla sa maison pour embrasser sa Da-
me,

L'emportant à travers la flame :

J'aime assez cet emportement :

Le conte m'en a plû toujours infiniment :

Il est bien d'une ame Espagnole,

Et plus grande encore que folle. .





XV I.

Le Tresor, & les deux Hommes.



N homme n'ayant plus ny cre-
dit, ny ressource,
Et logeant le Diable en fa
bourse,

C'est à dire, n'y logeant rien,
S'imagina qu'il feroit bien

De se pendre, & finir luy-mesme sa misere;
 Puis qu'aussi bien sans luy la faim le vien-
 droit faire,

Genre de mort qui ne duit pas
 A gens peu curieux de gouster le trépas.
 Dans cette intention une vielle mazure
 Fut la scene où devoit se passer l'aventure.
 Il y porte une corde; & veut avec un clou
 Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille vieille & peu forte,
 S'ébranle aux premiers coups, tombe avec
 un trefor.

Nostre désespéré le ramasse, & l'emporte;
 Laisse là le licou; s'en retourne avec l'or;
 Sans compter : ronde ou non, la somme plutôt
 au fire.

Tandis que le galant à grands pas se retire,
 L'homme au trefor arrive & trouve son ar-
 gent

Absent.

68 FABLES CHOISIES.

Quoy, dit-il, sans mourir je perdray cette
somme ?

Je ne me pendray pas ? & vrayment si feray,

Ou de corde je manqueray.

Le lacs estoit tout prest, il n'y manquoit
qu'un homme.

Celuy-cy se l'attache, & se pend bien &
beau.

Ce qui le consola peut-estre,

Fut qu'un autre eût pour luy fait les frais du
cordeau.

Aussi-bien que l'argent le licou trouva maître.

L'avare rarement finit ses jours sans pleurs :

Il a le moins de part au tresor qu'il enferme,

Thesaurizant pour les voleurs,

Pour ses parens, ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la fortune fit ?

Ce sont-là de ses traits; elle s'en divertit.

Plus le tour est bizarre, & plus elle est contente.

Cette Deesse inconstante
Semit alors en l'esprit
De voir un homme se pendre ;
Et celui qui se pendit
S'y devoit le moins attendre.





X V I I.

Le Singe , & le Chat.



Ertrand avec Raton, l'un Sin-
ge, & l'autre Chat,
Commensaux d'un logis, a-
voient un commun Maistre.

D'animaux mal-faisans c'estoit un tres-bon
plat;

Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel
qu'il püst estre.

Trouvoit-on quelque chose au logis de
gasté ?

L'on ne s'en prenoit point aux gens du voi-
sinage.

Bertrand déroboit tout ; Raton de son
costé

Estoit moins attentif aux souris qu'au fro-
mage.

Un jour au coin du feu nos deux maîtres
fripons

Regardoient rostir des marons;
Les escroquer estoit une tres-bōne affaire:
Nos galands y voyoient double profit à
faire,

Leur bien premierement, & puis le mal
d'autrui.

Bertrand dit à Raton : Frere, il faut au-
jourd'huy

72 FABLES CHOISIES.

Que tu fasses un coup de maistre.

Tire-moy ces marons; Si Dieu m'avoit
fait naistre

Propre à tirer marons du feu,

Certes marons verroient beau-jeu.

Aussi-tost fait, que dit : Raton avec sa pate

D'une maniere delicate

Ecarte un peu la cendre, & retire les doigts;

Puis les reporte à plusieurs fois;

Tire un maron, puis deux , & puis trois en
excroque,

Et cependant Bertrand les croque.

Une servante vient: adieu mes gens: Raton

N'estoit pas content, ce dit-on.

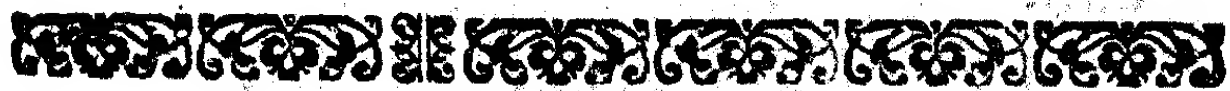
Aussi ne le font pas la plupart de ces Prin-
ces

Qui flatez d'un pareil employ

Vont s'échauder en des Provinces,

Pour le profit de quelque Roy.

Le Milan



Le Milan & le Rossignol.



Pres que le Milan, manifeste
voleur,
Eût répandu l'alarme en tout
le voisinage ,
Et fait crier sur luy les enfans du village,
Un Rossignol tomba dans ses mains , par
malheur.

Tome IV.

G

74 FABLES CHOISIES.

Le heraut du Printemps luy demãde la vie.
Aussi bien que mãger en qui n'a que le son?
E.couûtez plûtoft ma chanfon;
Je vous raconteray Terée & son envie.
Qui, Terée? est-ce un mets propre pour
les Milans?
Non pas, c'étoit un Roy dõt les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle:
Je m'en vais vous en dire une chãson si belle
Qu'elle vous ravira: mon chant plaist à cha-
cun.

Le Milan alors luy replique:
Vraiment nous voicy bien, lors que je suis
à jeun,

Tu me viens parler de musique.
J'en parle bien aux Rois: Quand un Roy
te prendra,

Tu peux luy conter ces merveilles:
Pour un Milan, il s'en rira:
Ventre affamé n'a point d'oreilles.



Le Berger & son troupeau.



Uoy toûjours il me manquera
 Quelqu'un de ce peuple imbecille !

Toûjours le Loup m'en gôbera !
 J'auray beau les compter : ils estoient plus
 de mille,

76 FABLES CHOISIES.

Et m'ont laissé ravir nostre pauvre Robin;

Robin mouton qui par la ville

Me suivoit pour un peu de pain,

Et qui m'auroit suivy jusques au bout du
monde.

Helas ! de ma musette il entendoit le son :

Il me sentoit venir de cent pas à la ronde.

Ah le pauvre Robin mouton !

Quand Guillot eut finy cette oraison fune-
bre ,

Et rendu de Robin la memoire celebre,

Il harangua tout le troupeau,

Les chefs, la multitude ; & jusqu'au moin-
dre agneau,

Les conjurant de tenir ferme :

Cela seul suffiroit pour écarter les Loups.

Foy de peuple d'honneur ils luy promirent
tous,

De ne bouger non plus qu'un terme.

Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton,

Qui nous a pris Robin mouton.

Chacun en répond sur sa teste.

Guillot les crut & leur fit feste.

Cependant devant qu'il fust nuit,

Il arriva nouvel encombre.

Un Loup parut, tout le troupeau s'en-
fuit.

Ce n'estoit pas un Loup, ce n'en estoit que
l'ombre.

Haranguez de méchans soldats,

Ils promettent de faire rage ;

Mais au moindre danger adieu tout leur
courage :

Vostre exemple & vos cris ne les retien-
dront pas.



DISCOURS

à Madame de la Sabliere.



R i s , je vous loüerois ; il
n'est que trop aisé ;

Mais vous avez cent fois nô-

tre encens refusé ;

En cela peu semblable au reste des mortel-
les

Qui veulent tous les jours des loüanges
nouvelles.

Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur.

Je ne les blâme point , je souffre cette hu-
meur ;

Elle est commune aux Dieux , aux Monar-
ques, aux belles.

Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,

A M. DE LA SABLIERE. 79

Le Nectar que l'on sert au maître du Ton-
nerre ,

Et dont nous enyvrons tous les Dieux de
la terre,

C'est la louange, Iris; Vous ne la goutez
point;

D'autres propos chez vous recompen-
tent ce point;

Propos, agreables commerces,
Où le hazard fournit cent matieres diver-
ses:

Jusque-là qu'en vostre entretien
La bagatelle à part : le monde n'en croît
rien.

Laiſſons le monde, & ſa croyance:
La bagatelle, la ſcience,
Les chimeres, le rien, tout eſt bon : Je ſou-
tiens

Qu'il faut de tout aux entretiens

C'est un parterre , ou Flore épand ses
biens;

Sur différentes fleurs l'Abeille s'y repose,
Et fait du miel de toute chose.

Ce fondement posé ne trouvez pas mau-
vais,

Qu'en ces Fables aussi j'entremêle des
traits

De certaine Philosophie

Subtile, engageante, & hardie.

On l'appelle nouvelle. En avez-vous ou
non

Où y parler ? Ils disent donc

Que la beste est une machine;

Qu'en elle tout se fait sans choix & par
ressorts :

Nul sentiment, point d'ame, en elle tout est
corps.

Telle est la monstre qui chemine,

A M. DE LA SABLIERE. 81
A pas toujours égaux , aveugle & sans des-
sein.

Ouvrez-la, lisez dans son sein ;
Mainte roüe y tient lieu de tout l'esprit du
monde.

La premiere y meut la seconde,
Une troisième suit, elle sonne à la fin.
Au dire de ces gens, la beste est toute telle :
L'objet la frappe en un endroit;
Ce lieu frappé s'en va tout droit
Selon nous au voisin en porter la nouvelle ;
Le sens de proche en proche aussi-tost la
reçoit.

L'impression se fait , mais comment se fait-
elle?

Selon eux par nécessité,
Sans passion, sans volonté:

L'animal se sent agité

De mouvemens que le vulgaire ap-
pelle

Tristesse, joye, amour, plaisir, douleur
cruelle,

Ou quelque autre de ces estats;

Mais ce n'est point cela ; ne vous y trom-
pez pas.

Qu'est-ce donc ? une monstre ; & nous ?
c'est autre chose.

Voicy de la façon que Descartes l'expose ;
Descartes ce mortel dont on eust fait un
Dieu

Chez les Payens, & qui tient le mi-
lieu

Entre l'homme & l'esprit, comme entre
l'huître & l'homme

Le tient tel de nos gens, franche beste de
somme.

Voicy, dis-je, comment raisonne cet Au-
teur.

Sur tous les animaux enfans du Createur,

A M. DE LA SABLIERE. 83

J'ay le don de penser, & je sçais que je pense.

Or vous sçavez Iris de certaine science,

Que quand la beste penseroit,

La Beste ne réfléchiroit

Sur l'objet, ny sur sa pensée.

Descartes va plus loin , & soutient nettement,

Qu'elle ne pense nullement.

Vous n'estes point embarrassée

De le croire, ny moy. Cependant quand aux bois

Le bruit des cors, celui des voix

N'a donné nul relâche à la fuyante proye,

Qu'en vain elle a mis ses efforts

A confondre, & broüiller la voye.

L'animal chargé d'ans, vieux Cerf, & de dix cors,

En suppose un plus jeune, & l'oblige par force,

A presenter aux chiens une nouvelle amor-
ce.

Que de raisonnemens pour conserver ses
jours!

Le retour sur ses pas, les malices, les tours,
Et le change, & cent stratagèmes
Dignes des plus grands chefs, dignes d'un
meilleur sort!

On le déchire apres la mort;
Ce sont tous ses honneurs suprêmes.

Quand la Perdrix

Void ses petits

En danger, & n'ayant qu'une plume nou-
velle,

Qui ne peut fuir encor par les airs le tré-
pas;

Elle fait la blessée, & va traînant de l'aîle,
Attirant le Chasseur, & le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille,

A M. DE LA SABLIERE. 85

Et puis quand le Chasseur croit que son
Chien la pille;
Elle luy dit adieu, prend sa volée, & rit
De l'homme, qui confus des yeux en vain
la suit.

Non loin du Nort il est un monde,
Où l'on sçait que les habitans,
Vivent ainsi qu'aux premiers temps
Dans une ignorance profonde :
Je parle des humains ; car quant aux ani-
maux,
Ils y construisent des travaux,
Qui des torrens grossis arrestent le ravage,
Et font communiquer l'un & l'autre riva-
ge.
L'edifice resiste, & dure en son entier ;
Après un lit de bois, est un lit de mortier :
Chaque Castor agit ; commune en est la
tâche ;

Le vieux y fait marcher le jeune fans
relâche.

Maint maistre d'œuvre y court, & tient
haut le baston.

La republique de Platon,
Ne feroit rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.

Ils sçavent en-hyver élever leurs maisons,
Passent les estangs sur des ponts,
Fruit de leur art, sçavant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau le voir ;
Jusqu'à present tout leur sçavoir,
Est de passer l'onde à la nage.

Que ces Castors ne soient qu'un corps vui-
de d'esprit,

Jamais on ne pourra m'obliger à le croire :
Mais voicy beaucoup plus:écoutez ce recit,
Que je tiens d'un Roy plein de gloire.

A M. DE LA SABIÈRE. 87

Le défenseur du Nort vous sera mon garant :

Je vais citer un Prince aimé de la victoire :
Son nom seul est un mur à l'empire Ottoman ;

C'est le Roy Polonois, jamais un Roy ne ment.

Il dit donc que sur la frontière
Des animaux entr'eux ont guerre de tout temps :

Le sang qui se transmet des peres aux enfans,

En renouvelle la matiere.

Ces animaux, dit-il, sont germains du Renard.

Jamais la guerre avec tant d'art

Ne s'est faite parmy les hommes,

Non pas mesme au siecle où nous sommes.

Corps de garde avancé, vedettes, espions,

Embuscades, partis, & mille inventions

D'une pernicieuse, & maudite science,

 Fille du Stix, & mere des heros,

 Exercent de ces animaux

 Le bon sens, & l'experience.

Pour chanter leurs combats, l'Acheron
 nous devroit

 Rendre Homere. Ah s'il le rendoit

Et qu'il rendît aussi le rival d'Epicure !

Que diroit ce dernier sur ces exemples-cy ?

Ce que j'ay déjà dit, qu'aux bestes la na-
 ture

Peut par les seuls ressorts operer tout cecy ;

 Que la memoire est corporelle,

Et que pour en venir aux exemples divers,

 Que j'ay mis en jour dans ces vers,

 L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet lors qu'il revient, va dans son ma-
 gazin

 Chercher par le mesme chemin

 L'image

A M. DE LA SABLIERE. 89

L'image auparavant tracée,
Qui sur les mêmes pas revient par cille-
ment,

Sans le secours de la pensée,
Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement.

La volonté nous détermine,
Non l'objet, ny l'instinct. Je parle, je che-
mine;

Je sens en moy certain agent;

Tout obeït dans ma machine

A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nette-
ment,

Se conçoit mieux que le corps même:
De tous nos mouvemens c'est l'arbitre su-
prême.

Mais comment le corps l'entend-il?

C'est-là le point : je vois l'outil

Obeïr à la main: mais la main qui la guide?

Tome IV.

H

Eh ! qui guide les Cieux, & leur course rapide ?

Quelque Ange est attaché peut-estre à ces grands corps.

Un esprit vit en nous, & meut tous nos ressorts :

L'impression se fait; Le moyen, je l'ignore.

On ne l'apprend qu'au sein de la Divinité;
Et s'il faut en parler avec sincérité,

Descartes l'ignoroit encore.

Nous & luy là-dessus nous sommes tous égaux.

Ce que je sçais Iris, c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple,

Cet esprit n'agit pas, l'homme seul est son temple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point,

Que la plante apres tout n'a point.

A M. DE LA SABLIERE. 21

Cependant la planter respire :

Mais que répondra-t-on à ce que je vais
dire?



Les deux Rats, le Renard, & l'Oeuf.



Eux Rats cherchoient leur vie,
ils trouverent un Oeuf.
Le disné suffisoit à gens de cet-
te espee;

H ij

Il n'estoit pas besoin qu'ils trouvaissent un
Bœuf.

Pleins d'appetit, & d'allegresse,
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa
part;

Quand un Quidam parut. C'estoit maistre
Renard;

Rencontre incommode & fascheuse.

Car comment sauver l'œuf? Le bien empa-
queter,

Puis des pieds de devant ensemble le por-
ter,

Ou le rouler, ou le traîner,

C'estoit chose impossible autant que ha-
zardeuse.

Necessité l'ingenieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habita-
tion,

L'écornifleur estant à demy quart de lieuë;

A M. DE LA SABLIERE. 93

L'un se mit sur le dos, prit l'œuf entre les
bras ,

Puis malgré quelques heurts , & quelques
mauvais pas,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir apres un tel recit,

Que les bestes n'ont point d'esprit.

Pour moy, si j'en estois le maistre,

Je leur en donnerois aussi bien qu'aux en-
fans.

Ceux-cy pensent-ils pas des leurs plus jeu-
nes ans ?

Quelqu'un peut donc penser ne se pouvant
connoître.

Par un exemple tout égal,

J'attribuërois à l'animal,

Non point une raison selon nostre maniere:

Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle
ressort :

Je subtiliserois un morceau de matiere,

Que l'on ne pourroit plus concevoir sans
effort,

Quintessence d'atome, extrait de la lumie-
re,

Je ne sçais quoy plus vif, & plus mobile en-
cor

Que le feu : car enfin, si le bois fait la flâ-
me,

La flâme en s'épurant peut-elle pas de l'a-
me

Nous donner quelque idée, & fort-il pas de
l'or

Des entrailles du plomb ? Je rendrois mon
ouvrage

Capable de sentir, juger, rien davantage,

Et juger imparfaitement,

Sans qu'un Singe jamais fît le moindre
argument.

A l'égard de nous autres hommes,
Je ferois nostre lot infiniment plus fort :

A M. DE LA SABLIERE. 95

Nous aurions un double trefor;
L'un cette ame parcille en tout-tant que
nous sommes,

Sages, fous, enfans, idiots,
Hostes de l'univers sous le nom d'animaux;
L'autre encore vne autre ame, entre nous
& les Anges

Commune en un certain degré;
Et ce trefor à part crée
Suivroit parmy les airs les celestes phalan-
ges,

Entreroit dans un poinct sans en être pressé,
Ne finiroit jamais quoy qu'ayant com-
mencé,

Choses réelles quoy qu'estranges.
Tant que l'enfance dureroit,
Cette fille du Ciel en nous ne paroistroit
Qu'une tendre & foible lumiere;
L'organe estant plus fort, la raison perce-
roit

96 DISC. A M. DE LA SABLIERE.

Les tenebres de la matiere,
Qui toujours enveloperoit
L'autre ame imparfaite & grossiere.





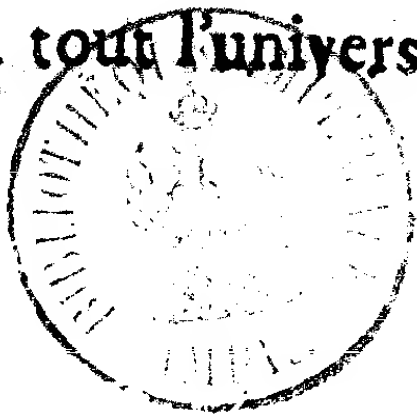
LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I.

L'Homme & la Couleuvre.

N homme vid une Couleuvre.
 Ah ! méchante, dit-il, je m'en
 vais faire une œuvre

Agréable à tout l'univers.
 Tome IV.



I

98 FABLES CHOISIES.

A ces mots l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire,
Et non l'homme, on pourroit aisément
s'y tromper.)

A ces mots le serpent se laissant attraper
Est pris, mis en un sac, & ce qui fut le pire,
On resolut sa mort, fust-il coupable ou
non.

Afin de le payer toutefois de railon,

L'autre luy fit cette harangue.

Symbole des ingrats, estre bon aux mé-
chans

C'est estre sot, meurs donc : ta colere &
tes dents

Ne me nuiront jamais. Le Serpent en sa
langue

Reprit du mieux qu'il put : S'il falloit con-
damner

Tous les ingrats qui sont au monde,

A qui pourroit-on pardonner ?

Toy-mesme tu te fais ton procès. Je me
fonde

Sur tes propres leçons; jette les yeux sur
toy.

Mes jours sont en tes mains, tranche les:
ta justice

C'est ton utilité, ton plaisir, ton caprice;
Selon ces loix condamne-moy:

Mais trouve - bon qu'avec franchise
En mourant au moins je te dise,
Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent, c'est l'homme. Ces
paroles

Firent arrester l'autre; il recula d'un pas.

Enfin il repartit. Tes raisons sont frivoles:
Je pourrois décider; car ce droit m'appar-
tient:

Mais rapportons nous en. Soit fait, dit le re-
ptile.

Une vache estoit là, l'on l'appelle, elle vient,

100 FABLES CHOISIES.

Le cas est proposé, c'estoit chose facile.

Falloit-il pour cela, dit-elle, m'appeller?

La Couleuvre a raison, pourquoy dissimuler ?

Je nourris celui - cy depuis longues années;

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées;

Tout n'est que pour luy seul ; mon lait & mes enfans,

Le font à la maison revenir les mains pleines ;

Mesme j'ay rétably sa santé que les ans

Avoient alterée, & mes peines

Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.

Enfin me voila vieille ; il me laisse en un coin

Sans herbe ; s'il vouloit encor me laisser paître !

Mais je suis attachée, & si j'eusse eu pour
maître

Un serpent, eust-il sceu jamais pousser si
loin

L'ingratitude ? Adieu. J'ay dit ce que je
pense.

L'homme tout étonné d'une telle senten-
ce

Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit ?

C'est une radoteuse, elle a perdu l'esprit.

Croyons ce Bœuf. Croyons, dit la rempan-
te beste.

Ainsi dit, ainsi fait. Le Bœuf vient à pas
lents.

Quand il eut ruminé tout le cas en sa teste,

Il dit que du labeur des ans

Pour nous seuls il portoit les soins les plus
pesans ,

Parcourant sans cesser ce long cercle de
peines

102 FABLES CHOISIES.

Qui revenant sur soy ramenoit dans nos
plaines

Ce que Cerés nous donne, & vend aux ani-
maux.

Que cette suite de travaux
Pour récompense avoit de tous tant que
nous sommes ;

Force coups, peu de gré ; puis quand il
estoit vieux,

On croyoit l'honorer chaque fois que les
hommes

Achetoient de son sang l'indulgence des
Dieux.

Ainsi parla le Bœuf. L'homme dit : Faisons
taire

Cet ennuyeux déclamateur.

Il cherche de grands mots, & vient icy se
faire,

An lieu d'arbitre, accusateur.

L I V R E I V.

Je le refuse aussi. L'arbre estant pris pour
juge,

Ce fut bien pis encor. Il servoit de refuge
Contre le chaud, la pluye, & la fureur des
vents :

Pour nous seuls il ornoit les jardins & les
champs.

L'ombrage n'estoit pas le seul bien qu'il
sceuſt faire ;

Il courboit sous les fruits ; cependant pour
falaire

Un rustre l'abattoit , c'estoit là son loyer ;

Quoy que pendant tout l'an liberal il nous
donne

Ou des fleurs au Printemps ; ou du fruit en
Automne ;

L'ombre , l'Esté ; l'Hyver, les plaisirs du
foyer.

Que ne l'émondoit-on sans prendre la co-
gnée ?

104 FABLES CHOISIES.

De son temperament il eust encor vécu.

L'homme trouvant mauvais que l'on l'eust
convaincu,

Voulut à toute force avoir cause gagnée.

Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-
là.

Du sac & du serpent aussi-tost il donna

Contre les murs, tant qu'il tua la
beste.

On en use ainsi chez les grands.

La raison les offense : ils se mettent en
telte

Que tout est né pour eux, quadrupedes, &
gens,

Et serpens.

Si quelqu'un desserre les dents,

C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il
donc faire?

Parler de loin; ou bien se taire.



I I.

La Tortuë & les deux Canards.



Ne Tortuë estoit, à la teste lé-
gere,

Qui lasse de son trou voulut
voir le pays.

Volontiers on fait cas d'une terre étran-
gere:

106 FABLES CHOISIES.

Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

Deux Canards à qui la Commere

Communica ce beau dessein,

Luy dirent qu'ils avoient dequoy là satis-
faire :

Voyez-vous ce large chemin ?

Nous vous voiturerons par l'air en Ameri-
que.

Vous verrez mainte Republique ;

Maint Royaume, maint peuple ; & vous
profiterez

Des différentes mœurs que vous remar-
querez.

Ulysse en fit autant. On ne s'attendoit
guere

De voir Ulysse en cette affaire.

La Tortuë écouta la proposition.

Marché fait, les oiseaux forgent une ma-
chine

Pour transporter la pelerine.

Dans la gueule en travers on luy passe un
baston.

Serrez-bien , dirent-ils ; gardez de lascher
prise :

Puis chaque Canard prend ce baston par
un bout.

La Tortuë enlevée on s'étonne par tout

De voir aller en cette guise

L'animal lent & sa maison ,

Justement au milieu de l'un & l'autre Oi-
son.

Miracle , crioit-on ; Venez voir dans les
nuës

Passer la Reine des Tortuës.

La Reine : Vrayment ouy ; Je la suis en
effet ;

Ne vous en moquez point. Elle eût beau-
coup mieux fait

De passer son chemin sans dire aucune
chose ;

108 FABLES CHOISIES.

Car laschant le baston en deslerrant les
dents,

Elle tombe , elle creve aux pieds des regar-
dans.

Son indiscretion de sa perte fut causée.

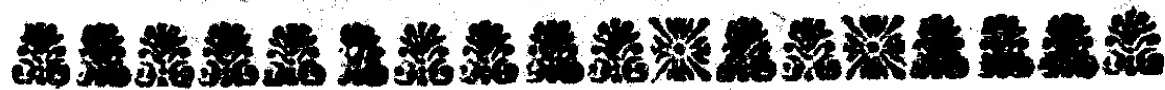
Imprudence, babil, & sotte vanité,

Et vaine curiosité

Ont ensemble estroit parentage;

Ce sont enfans tous d'un lignage.





III.

Les Poissons & le Cormoran.

L n'estoit point d'étang dans
tout le voisinage
Qu'un Cormoran n'eust mis à
contribution.

Viviers & reservoirs luy payoient pension:

110 FABLES CHOISIES.

Sa cuisine alloit bien ; mais lors que le long
âge

Eut glacé le pauvre animal ,

La mesme cuisine alla mal.

Tout Cormoran se sert de pourvoyeur luy-
mesme.

Le nostre un peu trop vieux pour voir au
fond des eaus,

N'ayant ny filets ny rezeaus,

Souffroit une disette extreme.

Que fit-il ? le besoin, docteur en stratagé-
me,

Luy fournit celui - cy. Sur le bord d'un
Estang

Cormoran vid une Ecrevisse.

Ma commere, dit-il, allez tout à l'instant

Porter un avis important

A ce peuple ; Il faut qu'il perisse:

Le maistre de ce lieu dans huit jours pes-
chera :

L'Ecreviffe en hafte s'en va

Conter le cas : grande eft l'émute.

On court, on s'affemble , on dépu-
te

A l'oifeau. Seigneur Cormoran,

D'où vous vient cet avis ? quel eft voftre
garand ?

Eftes-vous feur de cette affaire ?

N'y fçavez vous remede ? & qu'eft-il bon
de faire ?

Changer de lieu, dit-il. Comment le fe-
rons-nous ?

N'en foyez point en foin : je vous porte-
ray tous

L'un apres l'autre en ma retraite.

Nul que Dieu feul & moy n'en connoift
les chemins,

Il n'eft demeure plus fcrete.

Un Vivier que nature y creufa de fes mains,
Inconnu des traitres humains ,

112 FABLES CHOISIES.

Sauvera vostre republique.

On le crut. Le peuple aquatique

L'un apres l'autre fut porté

Sous ce rocher peu frequenté.

Là Cormoran le bon apostre

Les ayant mis en un endroit

Transparent, peu creux, fort étroit,

Vous les prenoit sans peine, un jour l'un

un jour l'autre.

Il leur apprit à leurs dépens,

Que l'on ne doit jamais avoir de confian-

ce

En ceux qui sont mangeurs de gens.

Ils y perdirent peu ; puis que l'humaine

engeance

En auroit aussi bien croqué sa bonne

part;

Qu'importe qui vous mange ? homme ou

Loup ; toute panse

Me paroist une à cet égard;

Un

LIVRE IV. 113

Un jour plustost, un jour plus tard,
Cen'est pas grande difference.





I V.

L'Enfoüisseur & son Compere.



N Pinfemaille avoit tant amas-
fé,

Qu'il ne sçavoit où loger sa fi-
nance.

L'avarice compagne & sœur de l'ignorance,

Le rendoit fort embarrassé

Dans le choix d'un dépositaire ;

Car il en vouloit un : Et voicy sa raison.

L'objet tente ; il faudra que ce monceau
s'altère,

Si je le laisse à la maison :

Moy-mesme de mon bien je seray le lar-
ron.

Le larron, quoy jolly, c'est se voler soy-
mesme !

Mon amy, j'ay pitié de ton erreur extrême ;

Appren de moy cette leçon :

Le bien n'est bien qu'en tant que l'on s'en
peut défaire.

Sans cela c'est un mal. Veux-tu le réserver

Pour un âge & des temps qui n'en ont plus
que faire ?

La peine d'acquérir, le soin de conserver,

Ostent le prix à l'or qu'on croit si neces-
saire.

116 FABLES CHOISIES.

Pour se décharger d'un tel soin
Nostre homme eust pû trouver des gens
surs au besoin ;
Il aimamieux la terre, & prenant son com-
pere,
Celuy cy l'aide ; Ils vont enfoiir le tresor.
Au bout de quelque - temps l'homme va
voir son or.

Il ne retrouva que le giste.
Soupçonnant à bon droit le compere, il va
viste
Luy dire: Apprestez-vous; car il me reste en-
cor

Quelques deniers ; je veux les joindre à
l'autre maise.

Le Compere aussi-tost va remettre en sa
place

L'argent volé, prétendant bien
Tout reprendre à la fois sans qu'il y man-
quast rien.

Mais pour ce coup l'autre fut sage;
Il retint tout chez luy, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfoûir.
Et le pauvre voleur ne trouvant plus son
gage,
Pensa tomber de sa hauteur.
Il n'est pas mal-aisé de tromper un trom-
peur.





V.

Le Loup & les Bergers.



N Loup rempli d'humanité,
 (S'il en est de tels dās le monde)
 Fit un jour sur sa cruauté,
 Quoy qu'il ne l'exerçast que par necessi-
 té,
 Une reflexion profonde.

Je suis hay , dit-il , & de qui ? de chacun.

Le Loup est l'ennemy commun :

Chiens, Chasseurs, Villageois s'assemblent
pour la perte :

Jupiter est la haut étourdi de leurs cris :

C'est par là que de Loups l'Angleterre est
deserte :

On y mit nostre teste à prix.

Il n'est hobereau qui ne fasse

Contre nous tels bans publier :

Il n'est marmot osant crier

Que du Loup aussi-tost sa mere ne mena-
ce.

Le tout pour un Asne rogneux,

Pour un Mouton pourry , pour quelque

Chien hargneux

Dont j'auray passé mon envie.

Et bien ne mangeons plus de chose ayant
eu vie :

120 FABLES CHOISIES.

Païsons l'herbe, broutons, mourons de
faim plutôt :

Est-ce une chose si cruelle ?

Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?

Disant ces mots il vit des Bergers pour leur
roft

Mangeans un agneau cuit en broche.

Oh, oh, dit-il, je me reproche

Le sang de cette gent; Voilà ses gardiens

S'en repaïsans eux & leurs chiens;

Et moy Loup j'en feray scrupule ?

Non, par tous les Dieux non; Je serois ridi-
cule.

Thibaut l'agnelet passera ,

Sans qu'à la broche je le mette;

Et non seulement luy, mais la mere qu'il
tette ,

Et le pere qui l'engendra.

Le Loup avoit raison: Est-il dit qu'on nous
voye

Faire

Faire festin de toute proye,
Manger les animaux, & nous les redui-
rons

Aux mets de l'âge d'or autant que nous
pourrons?

Ils n'auront ny croc ny marmite?
Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort :
Voulez-vous qu'il vive en hermite





VI.

L'Araignée & l'Hirondelle.



Jupiter , qui sceus de ton cer-
veau,
Par un secret d'accouchement
nouveau ,
Tirer Pallas , jadis mon ennemie ,

Entends ma plainte une fois en ta vie.
 Progné me vient enlever les morceaux :
 Caracolant, frisant l'air & les eaux,
 Elle me prend mes mouches à ma porte:
 Miennes je puis les dire ; & mon rezeau
 En feroit plein sans ce maudit oyseau ;
 Je l'ay tissu de matière assez forte.

Ainsi d'un discours insolent,
 Se plaignoit l'Araignée autrefois tapissie-
 re,

Et qui lors étant filandière,
 Pretendoit enlacer tout insecte volant.
 La sœur de Philomele , attentive à sa
 proye,
 Malgré le bestion happoit mouches dans
 l'air,
 Pour ses petits, pour elle, impitoyable
 joye,
 Que ses enfans gloutons, d'un bec toujours
 ouvert,

124 FABLES CHOISIES.

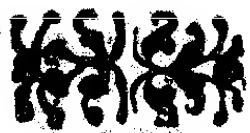
D'un ton demy formé, bégayante cou-
vée,
Demandoient par des cris encor mal en-
tendus.

La pauvre Aragne n'ayant plus
Que la teste & les pieds, artisans super-
flus,

Se vid elle-même enlevée.
L'hirondelle en passant emporta toile, &
tout,

Et l'animal pendait au bout.
Jupin pour chaque état mit deux tables au
monde.

L'adroit, le vigilant, & le fort sont assis
A la premiere : & les petits
Mangent leur reste à la seconde.





VII.

La Perdrix & les Cocs.

Army de certains Cocs incivils,
 peu galans ,
 Toûjours en noise & tur-
 bulens ,

Une Perdrix estoit nourrie.

L iij

126 FABLES CHOISIES.

Son sexe & l'hospitalité,
De la part de ces Cocs peuple à l'amour
porté :
Luy faisoient espérer beaucoup d'honnes-
teté :
Ils feroient les honneurs de la mesnage-
rie.

Ce peuple cependant fort souvent en fu-
rie ,

Pour la Dame étrangere ayant peu de res-
pec ,

Luy donnoit fort souvent d'horribles
coups de bec.

D'abord elle en fut affligée ;
Mais si-tost qu'elle eut vû cette troupe en-
ragée

S'entrebattre elle-mesme , & se percer les
flancs ,

Elle se consola. Ce sont leurs mœurs , dit-
elle ,

Ne les accusons point ; plaignons plutôt
ces gens.

Jupiter sur un seul modele

N'a pas formé tous les esprits :

Il est des naturels de Cocs & de Perdrix.

S'il dépendoit de moy, je passerois ma vie

En plus honneste compagnie.

Le maistre de ces lieux en ordonne autrement.

Il nous prend avec des tonnelles,

Nous loge avec des Cocs, & nous coupe

les aïles :

C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.





VIII.

Le Chien à qui on a coupé les oreilles.



U'ay-je fait pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maî-
tre ?

Le bel estat où me voicy !

Devant les autres Chiens oseray-je parêtre ?

O Rois des animaux , ou plutôt leurs ty-
rans ,

Qui vous feroit choses pareilles ?
Ainsi crioit Mouflar jeune dogue ; & les
gens

Peu touchez de ses cris douloureux & per-
çans,

Venoient de luy couper sans pitié les oreil-
les.

Mouflar y croyoit perdre : il vit avec le
temps

Qu'il y gaignoit beaucoup ; car étant de
nature

A piller ses pareils , mainte mesaventure

L'auroit fait retourner chez luy
Avec cette partie en cent lieux altérée ;
Chien hargneux a toujours l'oreille déchi-
rée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux
dents d'autrui

130 FABLES CHOISIES.

C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

On le munit de peur d'esclandre :

Témoin maistre Mouflar armé d'un gorgerin ;

Du reste ayant d'oreille autant que sur sa main,

Un Loup n'eust sceu par où le prendre.





IX.

Le Berger & le Roy.



Eux demons à leur gré par-
tagent nostre vie,
Et de son patrimoine ont
chassé la raison.

Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.

Si vous me demandez leur état & leur nom,

J'appelle l'un, Amour ; & l'autre , Ambition.

Cette dernière étend le plus loin son empire ;

Car mesme elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir : mais mon but est
de dire

Comme un Roy fit venir un Berger à sa Cour.

Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

**Ce Roy vid un troupeau qui couvroit tous
les champs,**

**Bien broutant, en bon corps, rapportant
tous les ans,**

Grace aux soins du Berger, de très-notables sommes.

Le Berger plut au Roy par ces soins diligens.

Tu merites , dit - il , d'estre Pasteur de gens ;

Laisse-là tes moutons , vien conduire des hommes.

Je te fais Juge Souverain.

Voilà nostre Berger la balance à la main.

Quoy qu'il n'eust gueres veu d'autres gens qu'un Hermite ,

Son troupeau , ses mâins , le loup , & puis c'est tout ,

Il avoit du bon sens ; le reste vient en suite.

Bref il en vint fort bien about.

L'Hermite son voisin accourut pour luy dire :

Veillay-je , & n'est-ce point un songe que je vois ?

134 FABLES CHOISIES.

Vous favory ! vous grand ! défiez - vous
des Rois :

Leur faveur est glissante, on s'y trompe ;
& le pire,

C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles er-
reurs

Ne produisent jamais que d'illustres mal-
heurs.

Vous ne connoissez pas l'attrait qui vous
engage.

Je vous parle en amy . Craignez tout. L'au-
tre rit ,

Et nostre Hermite poursuivit :

Voyez combien déjà la Cour vous rend
peu sage.

Je crois voir cet aveugle , à qui dans un
voyage

Un serpent engourdy de froid

Vint s'offrir sous la main ; il le prit pour
un fouët.

Le sien s'estoit perdu tombant de sa ceinture.

Il rendoit grace au Ciel de l'heureuse aventure,

Quand un passant cria : Que tenez-vous ?
ô Dieux !

Jetez cet animal traître & pernicieux,
Ce serpent. C'est un foüet. C'est un serpent, vous dis-je :

A me tant tourmenter quel interest m'oblige ?

Pretendez-vous garder ce trésor ? Pourquoi non ?

Mon foüet estoit usé ; j'en retrouve un fort bon ;

Vous n'en parlez que par envie.

L'aveugle enfin ne le crut pas,

Il en perdit bien-tost la vie :

L'animal dégoûdy piqua son homme au bras.

136 FABLES CHOISIES.

Quant à vous , j'ose vous prédire
Qu'il vous arrivera quelque chose de pire.
Eh , que me sçauroit - il arriver que la
mort ?

Mille dégouts viendront , dit le Prophe-
te Hermite.

Il en vint en effet ; l'Hermite n'eut pas
tort.

Mainte peste de Cour, fit tant par maint
ressort,

Que la candeur du Juge , ainsi que son
mérite,

Furent suspects au Prince. On cabale , on
suscite

Accusateurs & gens grevez par les arrests.
De nos biens, dirent-ils, il s'est fait un
Palais,

Le Prince voulut voir ces richesses im-
mensés,

Il ne trouva par tout que médiocrité,
Louanges

Loüanges du desert & de la pauvreté ;

C'estoient-là les magnificences.

Son fait, dit-on, consiste en des pierres
de prix.

Un grand coffre en est plein, fermé de
dix serrures.

Luy-mesme ouvrit ce coffre, & rendit bien
surpris

Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre estant ouvert, on y vid des lam-
beaux,

L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et je pense aussi sa musette.

Doux trefors, ce dit-il, chers gages qui
jamais

N'attirastes sur vous l'envie & le menson-
ge,

Je vous reprends : sortons de ces riches
Palais

138 FABLES CHOISIES.

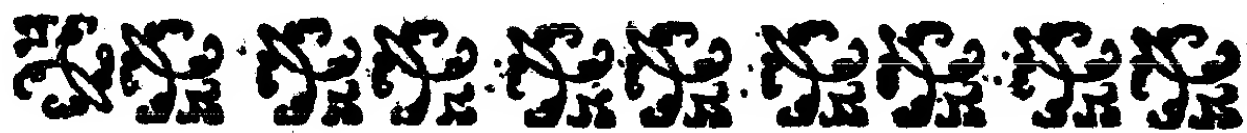
Comme l'on sortiroit d'un songe.

Sire, pardonnez-moy cette exclamation,
J'avois préveu ma cheute en montant sur
le faiste.

Je m'y suis trop complu ; mais qui n'a dans
la teste

Un petit grain d'ambition ?





X.

Les Poissons & le Berger qui jouë de la flûte.



Yrcis qui pour la seule Annette
 Faisoit resonner les accords
 D'une voix & d'une musette,
 Capables de toucher les morts,
 Chantoit un jour le long des bords
 M ij

140 FABLES CHOISIES.

D'une onde arrosant des prairies,
Dont Zephire habitoit les campagnes fleu-
ries.

Annette cependant à la ligne peschoit;
Mais nul poisson ne s'approchoit.
La Bergere perdoit ses peines.
Le Berger qui par ses chansons
Eust attiré des inhumaines,

Crut, & crut mal, attirer des poissons.
Il leur chanta cecy. Citoyens de cette on-
de,

Laissez vostre Nayade en sa grotte pro-
fonde.

Venez voir un objet mille fois plus char-
mant.

Ne craignez point d'entrer aux prisons de
la Belle :

Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle :

Vous serez traitez doucement,

On n'en veut point à vostre vie :

Un vivier vous attend plus clair que fin
cristal.

Et quand à quelques-uns l'appât seroit fatal,
Mourir des mains d'Annette est un sort que
j'envie.

Ce discours éloquent ne fit pas grand effet:
L'auditoire estoit sourd aussi bien que
muet.

Tyrcis eut beau prescher : ses paroles
miellées

S'en estant aux vents envolées ,
Il tendit un long rets. Voila les poissons
pris ,

Voila les poissons mis aux pieds de la
Bergere.

O vous Pasteurs d'humains & non pas de
brebis :

Rois qui croyez gagner par raisons les
esprits

D'une multitude étrangere ,

142 FABLES CHOISIES.

Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à
bout :

Il y faut une autre manière,

Servez-vous de vos rets, la puissance fait
tout.





XI.

Les deux Perroquets, le Roy & son fils.



Eux Perroquets, l'un pere &
l'autre fils,
Du roist d'un Roy faisoient
leur ordinaire.

Deux demi-dieux, l'un fils & l'autre pere,

144 FABLES CHOISIES.

De ces oyseaux faisoient leurs favoris.

L'âge lioit une amitié sincere

Entre ces gens : les deux peres s'aimoient ;

Les deux enfans , malgré leur cœur frivole ,

L'un avec l'autre aussi s'accoutumoient,
Nourris ensemble , & compagnons d'école.

C'estoit beaucoup d'honneur au jeune
Perroquet ;

Car l'enfant estoit Prince & son pere Monarque.

Par le temperament que luy donna la parque ,

Il aimoit les oyseaux. Un Moineau fort coquet ,

Et le plus amoureux de toute la Province ,

Faisoit aussi sa part des delices du Prince.

Ces

Ces deux rivaux un jour ensemble se joüans,

Comme il arrive aux jeunes gens,

Le jeu devint une querelle.

Le passereau peu circonspec,

S'attira de tels coups de bec,

Que demy mort & traînant l'aîle,

Où crut qu'il n'en pourroit guerir.

Le Prince indigné fit mourir

Son Perroquet. Le bruit en vint au pere.

L'infortuné vieillard crie & se desesper.

Le tout en vain; ses cris sont superflus:

L'oiseau parleur est déjà dans la bar-
que :

Pour dire mieux, l'oiseau ne parlant
plus

Fait qu'en fureur sur le fils du Mo-
narque

Son pere s'en va fondre, & luy creve les
yeux.

Il se sauve aussi-tost, & choisit pour azile

146 FABLES CHOISIES.

Le haut d'un Pin. Là dans le sein des
Dieux

Il goûte sa vengeance en lieu seur & tran-
quille.

Le Roy luy-mesme y court, & dit pour
l'attirer ;

Amy, reviens chez moy : que nous sert de
pleurer ?

Haine, vengeance & déuil, laissons tout à
la porte.

Je suis contraint de déclarer ,

Envor que ma douleur soit forte ,

Que le tort vient de nous : mon fils fut l'a-
gresseur :

Mon fils ! non ; C'est le sort qui du coup est
l'auteur.

La Parque avoit écrit de tout temps en son
livre

Que l'un de nos enfans devoit cesser de vi-
vre.

L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux, & reviens dans
ta cage.

Le Pétroquet dit : Sire Roy,

Crois-tu qu'après un tel outrage

Je me doive fier à toy ?

Tu m'allegues le sort ; prétens-tu par ta
foy

Me leurrer de l'appât d'un profane langa-
ge ?

Mais que la providence ou bien que le
destin

Regle les affaires du monde ,

Il est écrit là-haut qu'au faîte de ce pin

Ou dans quelque Forest profonde

J'acheveray mes jours loin du fatal objet

Qui doit t'estre un juste sujet

De haine & de fureur. Je sçay que la ven-
geance

148 FABLES CHOISIES.

**Est un morceau de Roy, car vous vivez en
Dieux.**

**Tu veux oublier cette offense :
Je le crois : cependant, il me faut pour le
mieux**

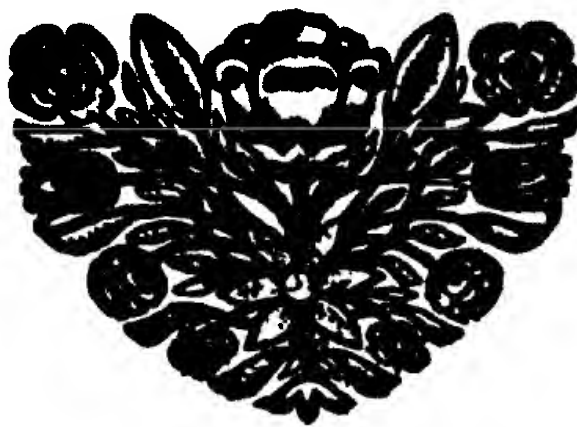
Eviter ta main & tes yeux.

Sire Roy mon amy, va-t'en, tu perdsta peine,

Ne me parle point de retour :

**L'absence est aussi bien un remede à la
haine**

Qu'un appareil contre l'amour.





XII.

La Lionne & l'Ourse.

Ere Lionne avoit perdu son fan.

Un Chasseur l'avoit pris. La

pauvre infortunée

Pouffoit un tel rugissement

N iij

150 FABLES CHOISIES.

Que toute la Forest estoit importunée.

La nuit ny son obscurité,

Son silence & ses autres charmes,

De la Reine des bois n'arrestoit les vacar-
mes.

Nul animal n'estoit du sommeil visité.

L'Ourse enfin luy dit : Ma commere,

Un mot sans plus ; tous les enfans

Qui sont passez entre vos dents,

N'avoient-ils ny pere ny mere ?

Ils enavoient. S'il est ainsi,

Et qu'aucun de leur mort n'ait nos testes
rompues,

Si tant de meres se sont teuës,

Que ne vous taisez-vous aussi ?

Moy me taire ? moy malheureuse !

Ah j'ay perdu mon fils ! il me faudra traif-
ner

Une vicillesse douloureuse.

Dites-moy, qui vous force à vous y condamner?

Helas ! c'est le destin qui me hait. Ces paroles

Ont esté de tout temps en la bouche de tous :
Miserables humains , cecys'adresse à vous :
Je n'entens resonner que des plaintes frivoles.

Quiconque en pareil cas se croit hai des Cieux,

Qu'il considere Hecube , il rendra grace
aux Dieux.





XIII.

Les deux Aventuriers & le Talisman.



Ucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Je n'en veux pour témoin, qu'

Hercule & ses travaux.

Ce Dieu n'a guere de rivaux :

J'en vois peu dans la Fable, encor moins
dans l'Histoire.

En voicy pourtant un que de vieux Talis-
mans

Firent chercher fortune au pays des Ro-
mans.

Il voyageoit de compagnie.

Son camarade & luy trouverent un po-
teau,

Ayant au haut cet écriteau.

Seigneur Avanturier, s'il te prend quelque
envie

De voir ce que n'a veu nul Chevalier er-
rant,

Tu n'as qu'à passer ce torrent,

Puis prenant dans tes bras un Elephant de
pierre,

Que tu verras couché par terre,

Le porter d'une haleine au sommet de ce
mont

154 FABLES CHOISIES.

Qui menace les Cieux de son superbe
front.

L'un des deux Chevaliers seigna du nez. Si
l'onde

Est rapide autant que profonde,
Dit-il , & suppose qu'on la puisse passer ,
Pourquoy de l'Elephant s'aller embaras-
ser ?

Quelle ridicule entreprise !
Le sage l'aura fait par tel art & de guise ,
Qu'on le pourra porter peut-estre quatre
pas :

Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine ?
il n'est pas

Au pouvoir d'un mortel , à moins que la fi-
gure

Ne soit d'un Elephant nain , pigmée, avor-
ton ,

Propre à mettre au bout d'un bas-
ton :

Auquel cas , où l'honneur d'une telle aventure ?

On nous veut attraper dedans cette écriture :

Ce sera quelque enigme à tromper un enfant.

C'est pourquoy je vous laisse avec vostre Elephant.

Le railonneur party , l'aventureux se lance ,

Les yeux clos à travers cette eau.

Ny profondeur ny violence

Ne pûrent l'arrester , & selon l'écriteau

Il vid son Elephant couché sur l'autre rive.

Il le prend , il l'emporte , au haut du mont arrive ,

Rencontre une esplanade , & puis une cité.

Un cry par l'Elephant est aussi-tost jetté.

Le peuple aussi-tost sort en armes.

156 FABLES CHOISIES.

Tout autre Avanturier au bruit de ces alarmes

Auroit fuy. Celuy-cy loin de tourner le dos

Veut vendre au moins sa vie, & mourir en Heros.

Il fut tout étonné d'oïr cette cohorte
Le proclamer Monarque au lieu de son Roy mort.

Il ne se fit prier que de la bonne sorte,
Encor que le fardeau fust, dit-il, un peu fort.

Sixte en disoit autant quand on le fit saint Pere.

(Seroit-ce bien une misere
Que d'estre Pape ou d'estre Roy ?)

On reconnut bien tost son peu de bonne foy.

Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.

Le sage, quelque fois fait bien d'exécuter,

Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait, & sans la consulter.





*DICOURS A MONSIEUR
le Duc de la Rochefoucault.*

XIV.



E me suis souvent dit, voyant
de quelle sorte
L'homme agit, & qu'il se
comporte

En mille occasions comme les animaux:
Le Roy de ces gens-là n'a pas moins de de-
faux

Que ses sujets, & la nature
A mis dans chaque creature
Quelque grain d'une masse où puissent les
esprits :

J'entens les esprits corps, & paitris de ma-
tiere.

Je vais prouver ce que je dis.
A l'heure de l'affust, soit lors que la lu-
miere
Précipite ses traits dans l'humide séjour ;
Soit lors que le Soleil rentre dans sa carriè-
re,

Et que n'estant plus nuit, il n'est pas encor
jour,

Au bord de quelque bois sur un arbre je
grimpe ;

Et nouveau Jupiter du haut de cet olimpe,

160 FABLES CHOISIES.

Je foudroye à discretion
Un lapin qui n'y pensoit guere.
Je vois fuir aussi-tost toute la nation
Des lapins qui sur la Bruyere,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayoient & de thim parfumoient leur
banquet.

Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher la seureté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, & cette peur si
grande
S'évanoüit bien-tost. Je revois les lapins
Plus gais qu'auparavant revenir sous mes
mains.

Ne reconnoist-on pas en cela les humains?

Dispersez par quelque orage
A peine ils touchent le port,
Qu'ils vont hazarder encor
Même vent, même naufrage.

Vrais.

Vrais lapins on les revoit
Sous les mains de la fortune.

Joignons à cet exemple une chose commu-
ne.

Quand des chiens étrangers passent par
quelque endroit

Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle feste.

Les chiens du lieu n'ayans en tes-
te

Qu'un interest de gueule, à cris, à coups de
dents

Vous accompagnent ces passans
Jusqu'aux confins du territoire.

Un interest de biens, de grandeur, & de
gloire,

Aux Gouverneurs d'Estats, à certains cour-
tisans,

A gens de tous métiers en fait tout autant
faire.

162 FABLES CHOISIES.

On nous void tous pour pour l'ordinaire

Piller le survenant , nous jeter sur sa peau.

La coquette & l'auteur sont de ce caractère ;

Malheur à l'écrivain nouveau.

Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gasteau,

C'est le droit du jeu , c'est l'affaire.

Cent exemples pourroient appuyer mon discours ;

Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela j'ay
pour guides

Tous les maîtres de l'art, & tiens qu'il faut
laisser

Dans les plus beaux sujets quelque chose à
penser :

Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
de,

Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur

La louange la plus permise,
La plus juste & la mieux acquise,
Vous enfin dont à peine ay-je encore obtenu

Que vostre nom receust icy quelques hommages,

Du temps & des censeurs défendant mes ouvrages,

Comme un nom qui des ans & des peuples connu,

Fait honneur à la France en grands noms plus féconde

Qu'aucun climat de l'Univers,
Permettez-moy du moins d'apprendre à tout le monde

164 FABLES CHOISIES.

Que vous m'avez donné le sujet de ces
Vers.





XV.

*Le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre &
le Fils de Roy.*



Uatre chercheurs de nou-
veaux mondes,
Presque nus échapez à la fu-
reur des ondes,

166 FABLES CHOISIES.

Un Trafiquant, un Noble, un Pâtre, un
Fils de Roy,

Réduits au fort de Bellizaire, *

Demandoient aux passans de quoy

Pouvoir soulager leur misere.

De raconter quel fort les avoit assemblez,

Quoy que sous divers points tous quatre ils
fussent nez,

C'est un récit de longue haleine.

Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine.

Là le conseil se tint entre les pauvres gens.

Le prince s'étendit sur le malheur des
grands.

Le Pâtre fut d'avis qu'éloignant la pen-
sée

De leur aventure passée

** Bellizaire estoit un grand Capitaine, qui
ayant commandé les Armées de l'Empereur &
perdu les bonnes graces de son Maistre, tomba
dans un tel point de misere, qu'il demandoit
l'aumosne sur les grands chemins.*

Chacun fist de son mieux , & s'appliquast
au soin

De pourvoir au commun besoin.

La plainte , ajouta - t'il , guerit - elle son
homme ?

Travaillons ; c'est dequoy nous mener jus-
qu'à Rome.

Un Pâtre ainsi parler ! ainsi parler ; croit-
on

Que le Ciel n'ait donné qu'aux testes cou-
ronnées

De l'esprit & de la raison ,

Et que de tout Berger comme de tout mou-
ton ,

Les connoissances soient bornées ?

L'avis de celui - cy fut d'abord trouvé bon

Par les trois échoûez aux bords de l'Ame-
rique.

L'un , c'estoit le Marchand , sçavoit l'Ari-
thmétique ;

168 FABLES CHOISIES.

A tant par mois, dit-il, j'en donneray leçon.

J'enseigneray la politique,
Reprit le Fils de Roy. Le Noble poursuivit :

Moy je sçais le blason; j'en veux tenir école:

Comme si devers l'Inde on eust eu dans l'esprit

La sotte vanité de ce jargon frivole.

Le Pâtre dit: Amis, vous parlez bien; mais quoy,

Le mois a trente jours, jusqu'à cette échéance

Je usnerons-nous par vostre foy?

Vous me donnez une esperance
Belle, mais éloignée; & cependant j'ay faim.

Qui pourvoira de nous au dîner de demain?

Ou plutôt sur quelle assurance
Fondez-

Fondez-vous, dites-moy, le souper d'aujourd'huy ?

Avant tout autre c'est celui
Dont il s'agit : vostre science
Est courte là-dessus ; ma main y supplêra.

A ces mots le Pâtre s'en va
Dans un bois : il y fit des fagots dont la
vente,

Pendant cette journée & pendant la suivante,

Empescha qu'un long jeusne à la fin ne fust
tant

Qu'ils allassent là bas exercer leur talent.

Je conclus de cette aventure,
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver
ses jours ;

Et grace aux dons de la nature,
La main est le plus seur & le plus prompt
secours.



LIVRE V.

FABLE I.

Le Lion.



Ultan Leopard autresfois

Eut, ce dit-on, par mainte au-
beine,

Force bœufs dans les prez, force Cerfs
dans les bois,

Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un Lion dans la forest prochaine.
Après les complimens & d'une & d'autre
part,

Comme entre grands il se pratique,
Le Sultan fit venir son Visir le Renard,

Vieux routier & bon politique.
Tu crains, ce luy dit-il, Lionceau mon
voisin :

Son pere est mort, que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.

Il a chez luy plus d'une affaire ;
Et devra beaucoup au destin

S'il garde ce qu'il a sans tenter de conquê-
te.

Le Renard dit branlant la teste :
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point
pitié :

Il faut de celuy-cy conserver l'amitié,

Ou s'efforcer de le détruire,

P ij

172 FABLES CHOISIES.

Avant que la griffe & la dent
Luy soit cruë , & qu'il soit en estat de nous
nuire :

N'y perdez pas un seul moment.
J'ay fait son horoscope : il croîtra par la
guerre.

Ce sera le meilleur Lion
Pour ses amis qui soit sur terre ,
Taschez donc d'en estre , sinon
Taschez de l'affoiblir. La harangue fut
vaine.

Le Sultan dormoit lors ; & dedans son do-
maine

Chacun dormoit aussi , bestes , gens ; tant
qu'enfin

Le Lionceau devient vray Lion. Le tocsin
Sonne aussi-tost sur luy ; l'alarme se pro-
meine

De toutes parts ; & le Visir
Consulté là-dessus dit avec soupir :

Pourquoy l'irritez-vous ? la chose est sans remede.

En vain nous appellons mille gens à nostre ayde.

Plus ils sont, plus il coûte ; & je ne les tiens bons

Qu'à manger leur part des moutons.
Appaisez le Lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliez vivans sur nostre bien :
Le Lion en a trois qui ne luy coûtent rien,
Son courage , sa force , avec sa vigilance.
Jettez-luy promptement sous la griffe un
mouton :

S'il n'en est pas content jetez en davantage.

Joignez-y quelque bœuf : choisissez pour
ce don

Tout le plus gras du pasturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas,
Il en prit mal, & force états

174 FABLES CHOISIES.

Voisins du Sultan en pâtirent :

Nul n'y gagna ; tous y perdirent.

Quoy que fist ce monde ennemi,

Celuy qu'ils craignoient fut le maî-
tre.

Proposez-vous d'avoir le Lion pour ami

Si vous voulez le laisser craistre.





I I.

POUR MONSEIGNEUR LE DUC
du Mayne.



Upiter eut un fils qui se sen-
tant du lieu

Dont il tiroit son origine

Avoit l'ame toute divine.

L'enfance n'aime rien : celle du jeune Dieu

P iiij

176 FABLES CHOISIES.

Faisoit sa principale affaire
Des doux soins d'aimer & de plaire.
En luy l'amour & la raison
Devancerent le temps , dont les aîles le-
geres
N'amènent que trop-toft , hélas ! chaque
faïson.
Flore aux regards rians , aux charmantes
manieres ,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olim-
pien.
Ce que la passion peut inspirer d'adresse ,
Sentimens délicats & remplis de tendres-
se ,
Pleurs , soupirs , tout en fut : bref il n'ou-
blia rien.
Le fils de Jupiter devoit par sa naissance
Avoir un autre esprit & d'autres dons des
Cieux ,
Que les enfans des autres Dieux.

Il sembloit qu'il n'agist que par réminiscence,

Et qu'il eust autresfois fait le métier d'amant,

Tant il le fit parfaitement.

Jupiter cependant voulut le faire instruire.

Il assembla les Dieux, & dit : J'ay sceu conduire

Seul & sans compagnon jusqu'ici l'Univers :

Mais il est des emplois divers

Qu'aux nouveaux Dieux je distribue.

Sur cét enfant cheri j'ay donc jetté la veuë.

C'est mon sang : tout est plein déjà de ses Autels.

Afin de mériter le rang des immortels,

Il faut qu'il sçache tout. Le maistre du Tonnerre

178 FABLES CHOISIES.

Eut a peine achevé que chacun applaudit.
Pour sçavoir tout, l'enfant n'avoit que trop
d'esprit.

Je veux, dit le Dieu de la guerre,
Luy-montrer moy-mesme cét art
Par qui maints Heros ont eu part
Aux honneurs de l'Olimpe, & grossi cét
empire.

Je seray son maistre de lyre,
Dit le blond & docte Apollon.
Et moy, reprit Hercule à la peau de Lion,
Son maistre à surmonter les vices,
A dompter les transports, monstres em-
poisonneurs,
Comme Hydres renaissans sans cesse dans
les cœurs.

Ennemi des molles délices,
Il apprendra de moy les sentiers peu battus
Qui meinent aux honneurs sur les pas des
vertus.

Quand ce vint au Dieu de Cythere,
 Il dit qu'il luy montreroit tout.
 L'amour avoit raison : dequoy ne vient à
 bout
 L'esprit joint au desir de plaire ?





III.

Le Fermier, le Chien, & le Renard.



Le Loup & le Renard sont d'étranges voisins :

Je ne bastiray point autour de leur demeure.

Ce dernier guetoit à toute heure
Les poules d'un Fermier ; & quoy que des plus fins ,

Il n'avoit pû donner d'atteinte à la volaille.
D'une part l'appetit, de l'autre le danger,
N'estoient pas au compere un embarras le-
ger.

Hé quoy, dit-il, cette canaille,
Se moque impunément de moy ?
Je vais, je viens, je me travaille,
J'imagine cent tours; le rustre en paix chez-
foy
Vous fait argent de tout, convertit en mon-
noye,
Ses chapons, sa poulaille; il en a mesme
au croc :
Et moy maître passé, quand j'attrape un
vieux coq,
Je suis au comble de la joye !
Pourquoy sire Jupin m'a-t'il donc ap-
pellé
Au métier de Renard ? je jure les puissan-
ces

182 FABLES CHOISIES.

De l'Olimpe & du Stix, il en sera parlé.

Roulant en son cœur ces vengeances,
Il choisit une nuit libérale en pavots :
Chacun estoit plongé dans un profond re-
pos ;

Le Maître du logis, les valets, le chien
même,

Poules, poulets, chapons, tout dormoit.
le Fermier,

Laisant ouvert son poulailler,
Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu
guetté ;

Le dépeuple, remplit de meurtres la cité :

Les marques de sa cruauté,

Parurent avec l'Aube : on vid un étalage

De corps sanglans, & de carnage.

Peu s'en falut que le Soleil

Ne rebroustast d'horreur vers le manoir
liquide.

Tel, & d'un spectacle pareil,
Apollon irrité contre le fier Atride
Joncha son camp de morts : on vid presque
détruit
L'ost des Grecs, & ce fut l'ouvrage d'une
nuit.

Tel encore autour de sa tente
Ajax à l'ame impatiente,
De moutons, & de boucs fit un vaste dé-
bris,
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse,
Et les auteurs de l'injustice
Par qui l'autre emporta le prix.
Le Renard autr Ajax aux volailles funes-
te,
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le
reste.

Le Maître ne trouva de recours qu'à crier
Contre ses gens, son chien, c'est l'ordi-
naire usage.

184 FABLES CHOISIES.

Ah maudit animal qui n'es bon qu'à noyer,
Que n'avertissois-tu dès l'abord du carnage ?

Que ne l'évitiez-vous ? ç'eust esté plutôt fait.

Si vous Maître & Fermier à qui touche le fait,

Dormez sans avoir soin que la porte soit close,

Voulez-vous que moy chien qui n'ay rien à la chose,

Sans aucun intérêt je perde le repos ?

Ce chien parloit tres-apropos :

Son raisonnement pouvoit estre

Fort bon dans la bouche d'un Maître ;

Mais n'estant que d'un simple chien,

On trouva qu'il ne valoit rien.

On vous sangla le pauvre drille.

Toy donc, qui que tu sois, ô pere de famille,
(Et

(Et je ne t'ay jamais envié cet honneur,)
T'attendre aux yeux d'autrui , quand tu
dors, c'est erreur.

Couche-toy le dernier, & voy fermer ta
porte.

Que si quelque affaire t'importe,
Ne la fais point par procureur.





IV.

Le songe d'un habitant du Mogol.



Adis certain Mogol vid en
 songe un Vizir,
 Aux champs Elisiens posses-
 seur d'un plaisir,
 Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée;

Le mesme songeur vid en une autre contrée

Un Hermite entouré de feux,
Qui touchoit de pitié mesme les mal-heureux.

Le cas parut étrange, & contre l'ordinaire,
Minos en ces deux morts sembloit s'estre mépris.

Le dormeur s'éveilla tant il en fut surpris.
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystere,

Il se fit expliquer l'affaire.

L'interprete lui dit: Ne vous étonnez point,
Vostre songe a du sens, & si j'ay sur ce point

Acquis tant soit peu d'habitude,
C'est un avis des Dieux. Pendant l'humain séjour

Ce Vizir quelquesfois cherchoit la solitude;

188 FABLES CHOISIES.

Cét Hermite aux Vizirs alloit faire sa cour.

Si j'osois ajouter au mot de l'interprete,
J'inspirerois icy l'amour de la retraite;
Elle offre à ses amans des biens sans em-
barras,

Biens purs, presens du Ciel, qui naissent
sous les pas.

Solitude où je trouve une douceur secrete,
Lieux que j'aimay toujours, ne pourray-je
jamais,

Loin du monde & du bruit goûter l'om-
bre & le frais ?

O qui m'arrestera sous vos sombres aziles !
Quand pourront les neuf Sœurs, loin des
cours & des Villes,

M'occuper tout entier, & m'apprendre
des Cieux

Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
Les noms & les vertus de ces clartez erran-
tes,

Par qui sont nos destins & nos mœurs différentes ?

Que si je ne suis né pour de si grands projets,

Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !

Que je peigne en mes Vers quelque rive fleurie !

La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie ;

Je ne dormiray point sous de riches lambris.

Mais void-on que le somme en perde de son prix ?

En est-il moins profond, & moins plein de délices ?

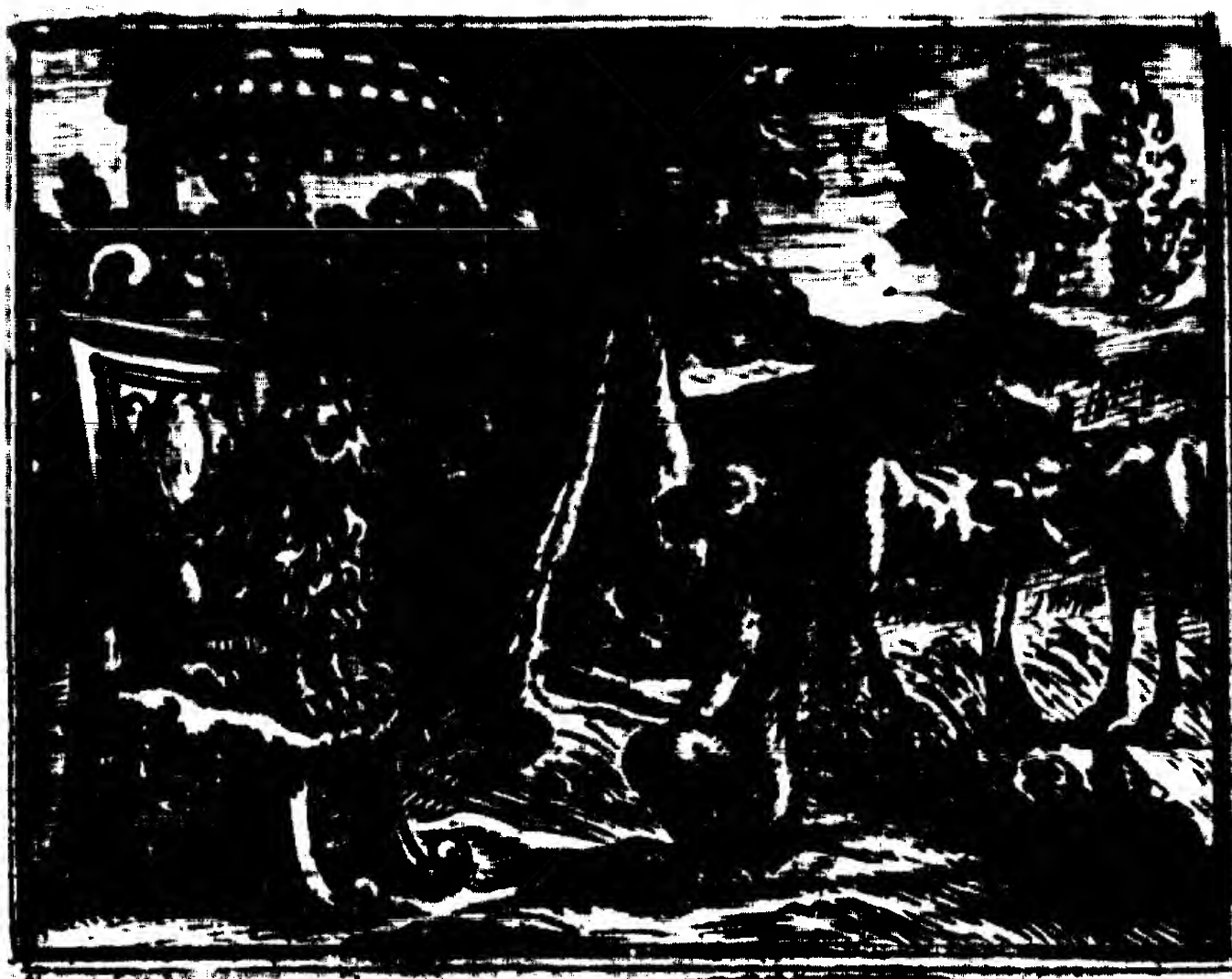
Je luy vouë au desert de nouveaux sacrifices.

Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,

190 FABLES CHOISIES.

J'auray vescu sans soins , & mourray sans
remords.





V.

Le Lion, le Singe, & les deux Asnes.



E Lion, pour bien gouver-
ner,

Voulant apprendre la mo-
rale,

Se fit un beau jour amener

Le Singe maistre es arts chez la gent ani-
male.

192 FABLES CHOISIES.

La premiere leçon que donna le Regent,
Fut celle-cy : Grand Roy , pour regner sa-
gement ,

Il faut que tout Prince prefere
Le zele de l'Estat à certain mouvement ,

Qu'on appelle communément
Amour propre ; car c'est le pere ,
C'est l'auteur de tous les défauts ,
Que l'on remarque aux animaux.

Vouloir que de tout poinct ce sentiment
vous quitte ,

Ce n'est pas chose si petite

Qu'on en vienne à bout en un jour :
C'est beaucoup de pouvoir moderer cét
amour.

Par là vostre personne auguste
N'admettra jamais rien en soy
De ridicule ny d'injuste.

Donne moy , repartit le Roy ,
Des exemples de l'un & l'autre.

Tout

Toute espece, dit le Docteur,
(Et je commence par la nostre)
Toute profession s'estime dans son cœur,
Traite les autres d'ignorantes,
Les qualifie impertinentes,
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.
L'amour propre au rebours, fait qu'au degré suprême
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen
De s'élever aussi soy-mesme.
De tout ce que dessus j'argumente tres-bien,
Qu'icy bas maint talent n'est que pure grimace,
Cabale, & certain art de se faire valoir ;
Mieux sceu des ignorans, que des gens de sçavoir.

L'autre jour suivant à la trace
Tome IV. R

194 FABLES CHOISIES.

Deux Aînes qui prenant tour à tour l'en-
censoir

Se loüoient tour à tour, comme c'est la ma-
niere ;

J'ouïs que l'un des deux disoit à son con-
frere :

Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste
& bien sot

L'homme cét animal si parfait ? il profâne
Nostre auguste nom , traitant d'Asne
Quiconque est ignorant , d'esprit lourd,
idiot ;

Il abuse encore d'un mot ,
Et traite nostre rire , & nos discours de
braire.

Les humains sont plaisans de pretendre ex-
celler

Par dessus nous ; non , non ; c'est à vous de
parler ,

A leurs Orateurs de se taire.

Voilà les vrays braillards ; mais laissons-là
ces gens ;

Vous m'entendez, je vous entends :

Il suffit : & quant aux merveilles ,

Dont vostre divin chant vient frapper les
oreilles ,

Philomele est au prix novice dans cét Art :

Vous surpassez Lambert. L'autre baudet
repart :

Seigneur , j'admire en vous des qualitez
pareilles.

Ces Asnes non contens de s'estre ainsi gra-
tez ,

S'en allerent dans les Citez

L'un l'autre se profner. Chacun d'eux
croyoit faire

En prisant ses pareils une fort bonne af-
faire ,

Pretendant que l'honneur en reviendrait
sur luy.

196 FABLES CHOISIES.

J'en connois beaucoup aujourd'huy,
Non parmy les baudets, mais parmy les
puissances

Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts
degrez,

Qui changeroient entre eux les simples ex-
cellences,

S'ils osoient en des majestez.

J'en dis peut-estre plus qu'il ne faut, &
suppose

Que vostre majesté gardera le secret.

Elle avoit souhaité d'apprendre quelque
trait

Qui luy fust voir entre autre chose

L'amour propre, donnant du ridicule aux
gens.

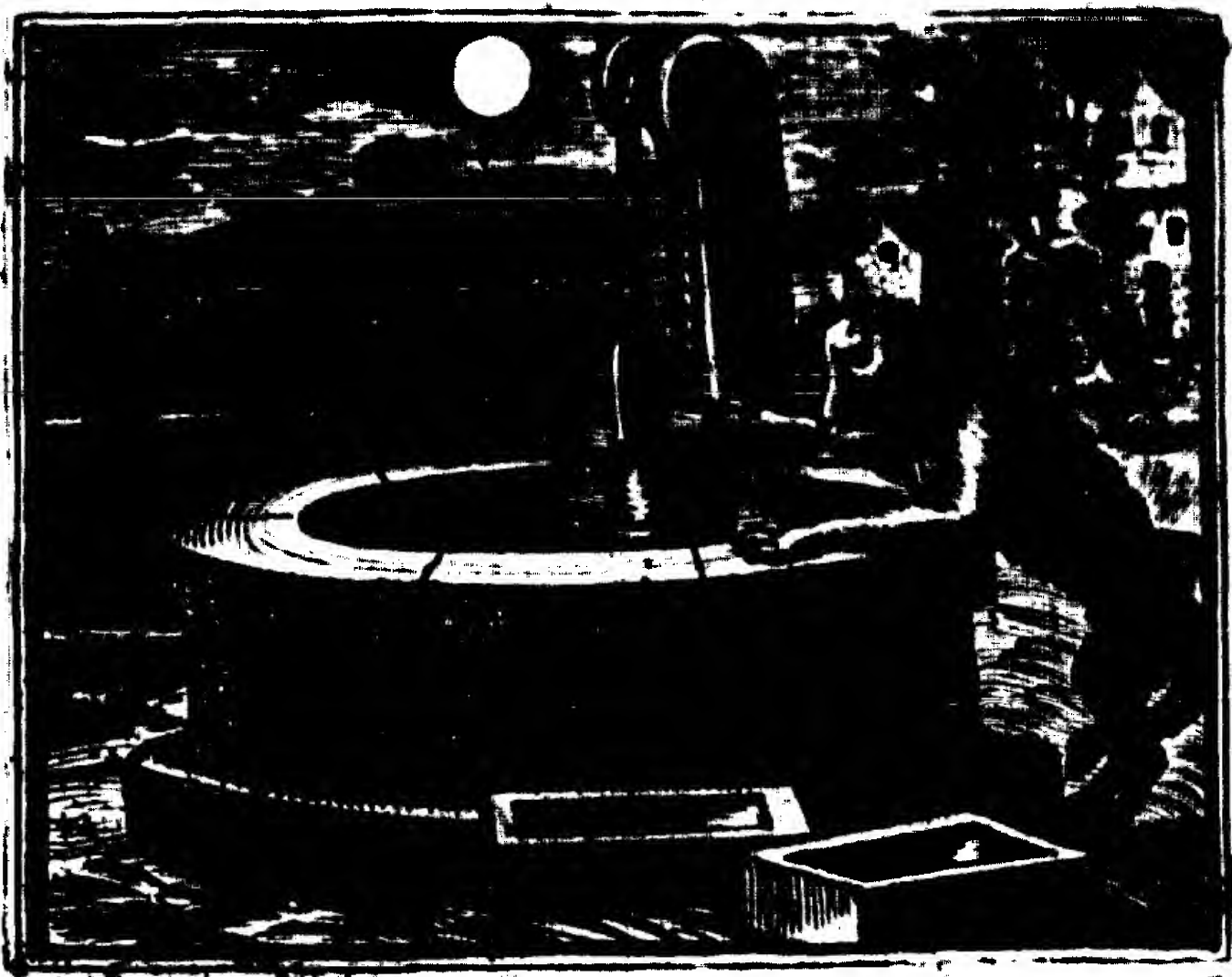
L'injuste aura son tour : il y faut plus de
temps.

Ainsi parla ce Singe. On ne m'a pas seu
dire

S'il traita l'autre poinct; car il est délicat;
Et nostre maistre es Arts qui n'estoit pas
un fat

Regardoit ce Lion comme un terrible sire.





V I.

Le Loup, & le Renard.



Ais d'où vient qu'au Renard
Esop accorde un point ?
C'est d'exceller en tours pleins
de matoiserie.

J'en cherche la raison, & ne la trouve
point.

Quand le Loup a besoin de défendre sa
vie,

Ou d'attaquer celle d'autrui,

N'en sçait-il pas autant que luy ?

Je crois qu'il en sçait plus, & j'oserois peut-
estre

Avec quelque raison contredire mon maî-
tre.

Voicy pourtant un cas où tout l'honneur
échût

A l'hoste des terriers. Un soir il apperçeut
La Lune au fond d'un puits : l'orbiculaire
image

Luy parut un ample fromage.

Deux sceaux alternativement

Puisoient le liquide élément.

Nostre Renard pressé par une faim canine,
S'accommode en celui qu'au haut de la
machine

L'autre sceau tenoit suspendu.

R. iiij

200 FABLES CHOISIES.

Voilà l'animal descendu ,
Tiré d'erreur ; mais fort en peine ,
Et voyant sa perte prochaine.
Car comment remonter si quelque autre
affamé

De la mesme image charmé ,
Et succédant à sa misere
Par le mesme chemin ne le tiroit d'affaire ?
Deux jours s'estoient passez sans qu'aucun
vint au puits ;
Le temps qui toujours marche avoit pen-
dant deux nuits

Echancré selon l'ordinaire
De l'astre au front d'argent la face circu-
laire.

Sire Renard estoit desesperé ,
Compere Loup , le gosier alteré ,
Passe par là : l'autre dit ; Camarade ,
Je vous veux égaler ; voyez-vous cet ob-
jet ?

C'est un fromage exquis. Le Dieu Faune
l'a fait,

La vache Io donna le lait.

Jupiter, s'il estoit malade,
Reprendroit l'appetit en tastant d'un tel
mets.

J'en ay mangé cette échancrure,
Le reste vous sera suffisante pasture.
Descendez dans un sceau que j'ay là mis
exprés.

Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustast
l'histoire,

Le Loup fut un sot de le croire:
Il descend, & son poids emportant l'autre
part,

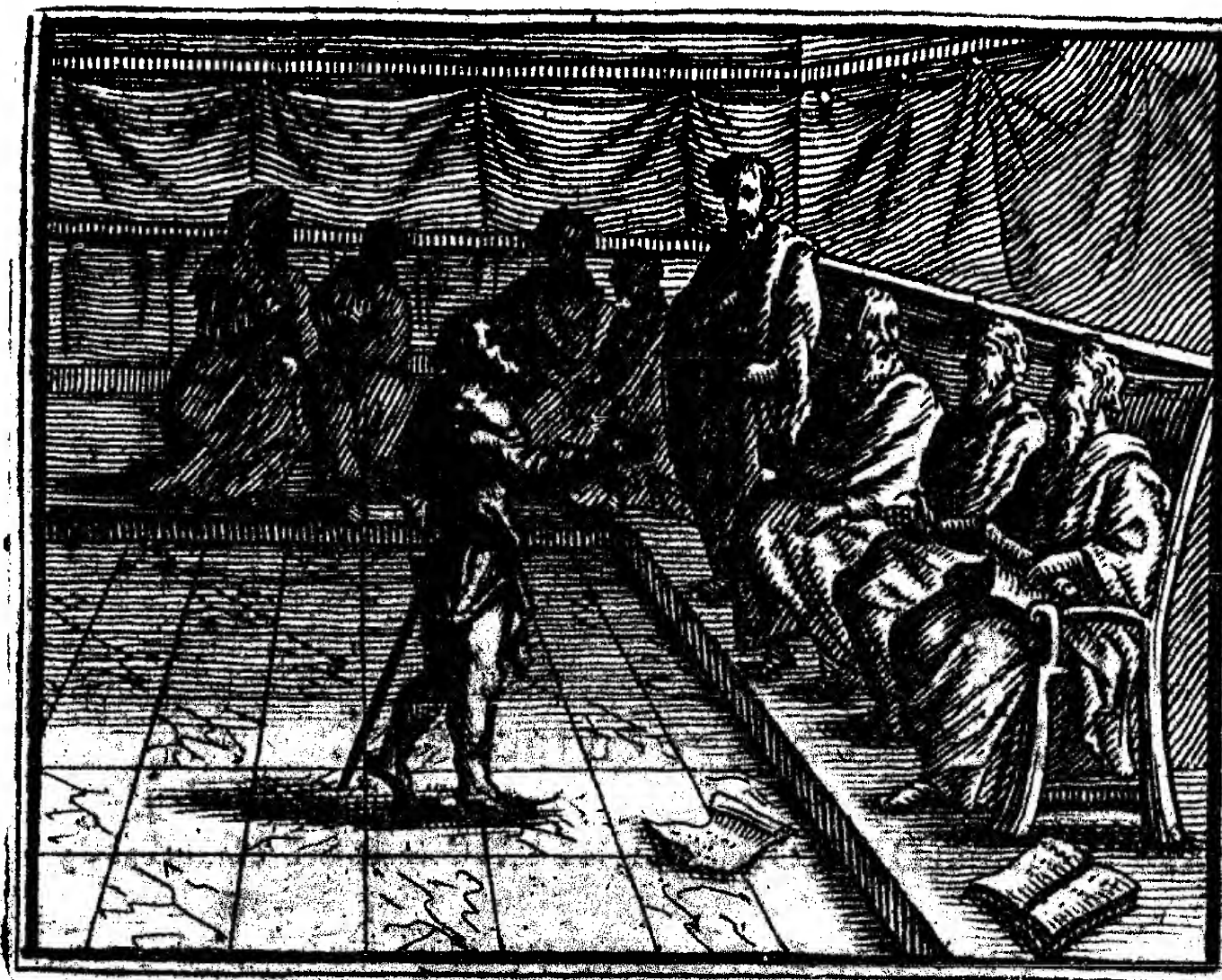
Reguide en haut maistre Re-
nard.

Ne nous en mocquons point: nous nous
laissions séduire

Sur aussi peu de fondement;

202 FABLES CHOISIES.
Et chacun croit fort aisement
Ce qu'il craint, & ce qu'il desire.





V I I.

Le Païsan du Danube.

L ne faut point juger des gens
sur l'apparence.

Le conseil en est bon ; mais il
n'est pas nouveau :

Jadis l'erreur du Souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.

294 FABLES CHOISIES.

J'ay pour le fonder à present
Le bon Socrate , Esope , & certain Païsan
Des rives du Danube, homme dont Marc-
Aurele

Nous fait un portrait fort fidele.
On connoist les premiers ; quant à l'autre ,
, voicy

Le personnage en racourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffuë,
Toute sa personne veluë
Representoit un Ours , mais un Ours mal
leché.

Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse levre,
Portoit sayon de poil de chevre,
Et ceinture de jones marins.

Cét homme ainsi basti fut député des
Villes

Que lave le Danube : il n'estoit point d'azi-
les,

Où l'avarice des Romains

Ne pénétrast alors , & ne portast les mains.

Le député vint donc , & fit cette haran-

gue ,

Romains, & vous Senat assis pour m'écou-

ter ,

Je supplie avant tout les Dieux de m'as-

sister :

Veüillent les immortels conducteurs de

ma langue

Que je ne dise rien qui doive estre repris.

Sans leur ayde il ne peut entrer dans les es-

prits ,

Que tout mal & toute injustice :

Faute d'y recourir on viole leurs loix.

Témoin nous que punit la Romaine ava-

rice :

Rome est par nos forfaits , plus que par ses

exploits ,

L'instrument de nostre supplice.

206 FABLES CHOISIES.

Craignez Romains , craignez , que le Ciel
quelque jour

Ne transporte chez vous les pleurs & la
misere ,

Et mettant en nos mains par un juste re-
tour

Les armes dont se sert sa vengeance se-
vere ,

Il ne vous fasse en sa colere

Nos esclaves à vostre tour.

Et pourquoy sommes nous les vostres ?
qu'on me die

En quoy vous valez mieux que cent peu-
ples divers ?

Quel droit vous a rendus maistres de l'U-
nivers ?

Pourquoy venir troubler une innocente
vie ?

Nous cultivions en paix d'heureux champs,
& nos mains

Estoient propres aux Arts , ainsi qu'au labourage :

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse & le courage :

S'ils avoient eu l'avidité ,

Comme vous , & la violence ,

Peut estre en votre place ils auroient la puissance ,

Et sçauroient en user sans inhumanité.

Celle que vos Preteurs ont sur nous exercée

N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos Autels

Elle mesme en est offensée :

Car sçachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Graces à vos exemples ;

Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur ,

De mépris d'eux, & de leurs Temples,

208 FABLES CHOISIES.

D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent
de Rome ;
La terre, & le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts super-
flus.

Retirez les ; on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes ;
Nous quittons les Citez, nous fuyons aux
montagnes

Nous laissons nos cheres campagnes.
Nous ne conversons plus qu'avec des Ours
affreux,
Découragez de mettre au jour des mal-
heureux ;
Et de peupler pour Rome un país qu'elle
opprime.

Quant à nos enfans déjà nez
Nous souhaitons de voir leurs jours bien-
tost borner :

Vos

Vos Preteurs au mal-heur nous font join-
dre le crime.

Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse, & que le vice.

Les Germains comme eux devien-
dront

Gens de rapine & d'avarice.

C'est tout ce que j'ay veu dans Rome à
mon abord :

N'a-ton point de present à faire ?

Point de pourpre à donner ? c'est en vain
qu'on espere

Quelque refuge aux loix : encor leur mi-
nistere

A-t'il mille longueurs. Ce discours un peu
fort

Doit commencer à vous déplaire.

Je finis. Punissez de mort

Une plainte un peu trop sincere.

Aces mots il se couche, & chacun étonné

210 FABLES CHOISIES.

Admire le grand cœur, le bon sens, l'élo-
quence

Du sauvage ainsi prosterné.

On le créa Patrice ; & ce fut la vengeance,

Qu'on crut qu'un tel discours méritoit. On
choisit

D'autres Preteurs , & par écrit

Le Senat demanda ce qu'avoit dit cet hom-
me ,

Pour servir de modele aux parleurs à ve-
nir.

On ne sçeut pas long-temps à Rome

Cette éloquence entretenir.





VIII.

Le vieillard, & les trois jeunes hommes.



N octogenaire plantoit.
Passe encor de bastir ; mais
planter à cét âge !

Disoient trois jouvenceaux enfans du voi-
sinage,

S ij

212 FABLES CHOISIES.

Assurement il radotoit.

Car au nom des Dieux , je vous prie ,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Autant qu'un Patriarche il vous faudroit
vieillir.

A quoy bon charger vostre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour
vous ?

Ne songez deormais qu'à vos erreurs passées :

Quittez le long espoir , & les vastes pensées ;

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous mesmes ,

Repartit le Vieillard. Tout établissement
Vient tard & dure peu. La main des Parques blesmes

De vos jours , & des miens se jouë également.

Nos termes sont pareils par leur courte
durée.

Qui de nous des clartez de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun mo-
ment

Qui vous puisse assurer d'un second seule-
ment ?

Mes arriere-neveux me devront cet om-
brage :

Hé bien défendez-vous au Sage
De se donner des soins pour le plaisir d'au-
truy ?

Cela même est un fruit que je gousté au-
jourd'huy :

J'en puis jouir demain , & quelques jours
encore :

Je puis enfin compter l'Aurore

Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le Vieillard eut raison ; l'un des trois jou-
venceaux

214 FABLES CHOISIES.

Se noya dès le port allant à l'Amerique.

L'autre afin de monter aux grandes digni-
tez,

Dans les emplois de Mars servant la Re-
publique,

Par un coup impréveu vid ses jours empor-
tez.

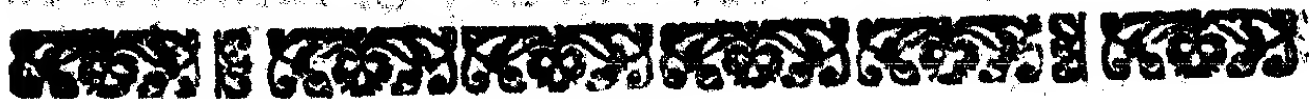
Le troisiéme tomba d'un arbre

Que luy-mesme il voulut enter :

Et pleurez du Vieillard, il grava sur leur
marbre

Ce que je viens de raconter.





I X.

Les Souris, & le Chat-huant.

L ne faut jamais dire aux
gens,

Ecoûtez un bon mot, oyez une
merveille.

Sçavez-vous si les écoûtans
En feront une estime à la vostre pareille ?

216 FABLES CHOISIES.

Voicy pourtant un cas qui peut estre excepté.

Je le maintiens prodige, & tel que d'une Fable,

Il a l'air & les traits, encor que veritable.

On abattit un pin pour son antiquité,

Vieux Palais d'un hibou, triste & sombre retraite

De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprete.

Dans son tronc caverneux, & miné par le temps

Logeoient entre autres habitans

Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.

L'oyseau les nourrissoit parmy des tas de bled,

Et de son bec avoit leur troupeau mutilé;

Cét Oyseau raisonneit. Il faut qu'on le confesse.

En

En son temps aux Souris le compagnon
chassa

Les premières qu'il prit du logis écha-
pées.

Pour y remédier, le drôle c'tropia

Tout ce qu'il prit en suite. Et leurs jambes
coupées

Firent qu'il les mangeoit à sa commo-
dité,

Aujourd'huy l'une, & demain l'autre.

Tout manger à la fois, l'impossibilité

S'y trouvoit, joint aussi le soin de sa san-
té.

Sa prévoyance alloit aussi loin que la nos-
tre ;

Elle alloit jusqu'à leur porter

Vivres & grains pour subsister.

Puis, qu'un Cartesien s'obstine

A traiter ce hibou de montre, & de ma-
chine,

218 FABLES CHOISIES.

Quel ressort luy pouvoit donner
Le conseil de tronquer un peuple mis en
muë ?

Si ce n'est pas là raisonner ,
La raison m'est chose inconnuë.

Voyez que d'argumens il fit.

Quand ce peuple est pris il s'en-
fuit :

Donc il faut le croquer aussi-tost qu'on le
hape.

Tout ; il est impossible. Et puis pour le be-
soin

N'en dois-je pas garder ? donc il faut avoir
soin

De le nourrir sans qu'il échape.

Mais comment ? osons luy les pieds. Or
trouvez moy

Chose par les humains à sa fin mieux con-
duite.

Quel autre art de penser Aristote & sa
suite

Enseignent-ils par vostre foy ?

*Cecy n'est point une Fable, & la chose quoy
que merveilleuse & presque incroyable, est ve-
ritablement arrivée. J'ay peut estre porté trop
loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne pre-
tends pas établir dans les bestes un progrès de
raisonnement tel que celui-cy ; mais ces exage-
rations sont permises à la Poësie, sur tout dans
la maniere d'écrire dont je me sers.*





E P I L O G U E.



'Est ainsi que ma Muse, aux
bords d'une onde pure,
Traduisoit en langue des
Dieux,

Tout ce que disent sous les Cieux
Tant d'estres empruntans la voix de la
nature.

Trucheman de peuples divers
Je les faisois servir d'Acteurs en mon Ou-
vrage :

Car tout parle dans l'Univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquens chez-eux qu'ils ne sont dans
mes Vers.

Si ceux que j'introduis me trouvent peu fi-
dele,

Si mon œuvre n'est pas un assez bon modele,

J'ay du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière
main.

Favoris des neuf Sœurs achevez l'entre-
prise :

Donnez mainte leçon que j'ay sans doute
omise :

Sous ces inventions il faut l'envelopper :

Mais vous n'avez que trop dequoy vous
occuper :

Pendant le doux employ de ma Muse in-
nocente ,

Louïs dompte l'Europe , & d'une main
puissante

Il conduit à leur fin les plus nobles projets

Qu'ait jamais formez un Monarque.

Favoris des neuf Sœurs , ce sont-là des su-
jets

Vainqueurs du temps & de la Parque.

F I N.



TABLE

DES FABLES

contenues en cette quatrième Partie.

A



Araignée & l'Hirondelle, 122
Les deux Aventuriers, & le Talisman, 152

B

Le Berger & son troupeau, 75
Le Berger & le Roy, 131

C

Le Chat & le Renard, 59
Le Chien à qui on a coupé les deux oreilles, 128
Le Cierge, 53

D

Le Depositaire infidèle, 3
Discours à Madame de la Sablière, 78
Discours à Monsieur de la Rochefoucault, 158
... Pour Monseigneur le Duc du Maine, 175

E

L'Enfoûisseur & son Compère, 114
L'Epilogue, 210
L'Escolier, le Pedant & le Maître d'un jardin, 25

F

Le Fermier, le Chien, & le Renard, 180
Le Fou qui vend la Sagesse, 40

G

Le Glan & la Citrouille, 21

H

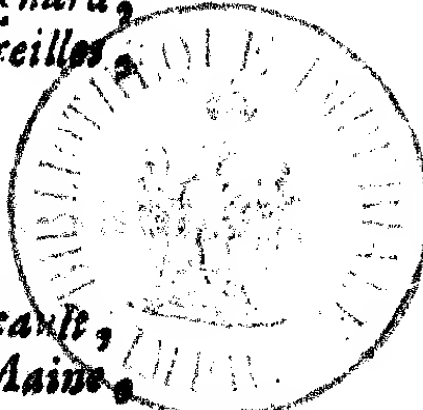
L'Huître & les Plaideurs, 44
L'Homme & la Couleur, 97

I

Jupiter & le Passager, 56

L

La Livree & l'Ours, 149



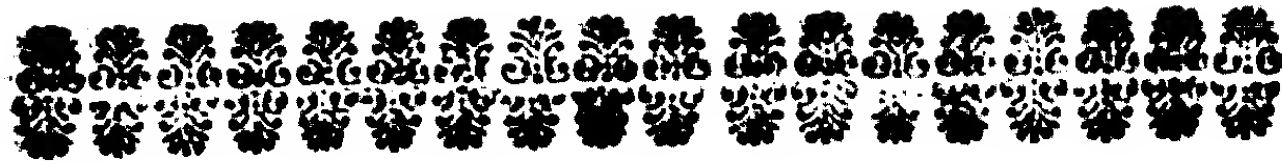
DES FABLES.

<i>Le Lion ,</i>	170
<i>Le Lion , le Singe , & les deux Asnes ,</i>	191
<i>Le Loup & le Chien maigre ,</i>	47
<i>Le Loup & les Bergeris ,</i>	118
<i>Le Loup & le Renard ,</i>	128
M	
<i>Le Mari , la Femme , & le voleur ,</i>	63
<i>Le Marchand , le Gentil-homme , le Pâtre & le Fils du Roy .</i>	165
<i>Le Milan & le Rossignol ,</i>	73
P	
<i>Le Paysan du Danube ,</i>	204
<i>Les deux Pigeons ,</i>	10
<i>La Perdrix & les Coqs ,</i>	125
<i>Les deux Perroquets , le Roy & son Fils ,</i>	143
<i>Les deux Poissons , & le Cormoran ,</i>	109
<i>Les Poissons & le Berger qui joue de la flûte ,</i>	139
R	
<i>Les deux Rats , le Renard & l'œuf ,</i>	91
<i>Rien de trop ,</i>	50
S	
<i>Le Singe & le Leopard ,</i>	17
<i>Le Singe & le Chat ,</i>	70
<i>Le Songe d'un Habitant du Mogol ,</i>	136
<i>La Souris metamorphosée en Fille ,</i>	33
<i>Le Statuaire , & la Statue de Jupiter ,</i>	29
T	
<i>La Tortue & les deux Canards ,</i>	105
<i>Le Thresor & les deux Hommes ,</i>	66
V	
<i>Le Vieillard , & les trois jeunes hommes ,</i>	212

ERRATA.

TOME IV.

p. 49. v. 10. des loups, lisez les loups. p. 49. v. 13. pas habile , lisez pas fort habile. p. 52. v. 8. un point , lisez point. p. 67. v. 5. vieille mazure , lisez vieille mazure. p. 126. v. 2. peuple à l'amour porté : ôtez les deux points. p. 172. dernier Vers. avec soupir , lisez avec un soupir. p. 208. v. 8. nos cheres campagnes , lisez nos cheres compagnes.



EXTRAIT D V PRIVILEGE D V ROY.

PAR grace & Privilege du Roy, en date du 29. Juillet mil six cens soixante & dix sept, Signé, D A L E N C E', Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le deuxième Septembre 1677. Signé COUTEROT, Syndic. Il est permis au Sieur de la Fontaine de faire imprimer pendant quinze années, à compter du jour des premières Editions qui seront faites en vertu des présentes, les *Fables* par luy cy-devant composées & imprimées; & celles qui ne l'ont pas encore esté: Avec défenses à toutes personnes d'en vendre, & débiter de contrefaites, à peine de trois mil livres d'amende, & de confiscation des Exemplaires, &c.

Ledit Sieur de la Fontaine a cédé son droit de Privilege à Denys Thierry & Claude Barbin, qui ont achevé la première Edition desdites nouvelles *Fables*, non encore imprimées cy-devant, le quinzième jour de Juin mil six cens soixante dix neuf.

